

Sendivogius, Michel. Cosmopolite ou nouvelle lumiere de la phisique naturelle. Traittant de la constitution generale des elemens simples & des composez ; trad; nouvellement de latin en françois par le sieur de Bosnay...

A Paris, chez Pierre Billaine, 1629.

Cote : 39556 (1)

ce recueil contient 6 traités.

COSMOPOLITE

OV

NOUVELLE LUMIERE
de la Phisique naturelle.

Traittant de la constitution generale des
Elements simples & des composez.

Traduit nouvellement de LATIN
EN FRANÇOIS.

Par le sieur DE BOSNA



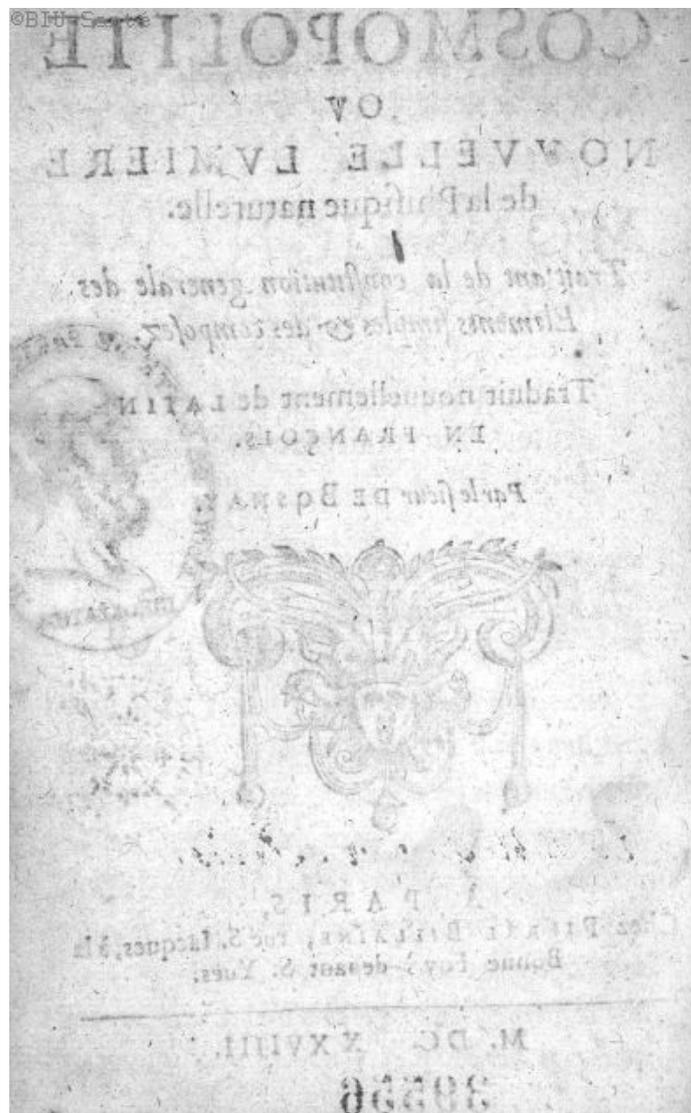
Ex bibl. S. vict. Paris.

A PARIS,

Chez PIERRE BILLAINE, rue S. Jacques, à la
Bonne Foy, deuant S. Yves.

M. DC. XXVIII.







A

MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR DE
PVISIEUX, CONSEILLER
du Roy en ses Conseils d'Etat &
Priué, & Secretaire de ses Comman-
demens.

MONSEIGNEUR,
On lit d'Aristipus, que quel-
que couleur qu'il print en ses ve-
stemens, que quelque sorte d'habits qu'il por-
tast, quoy qu'il dist, quoy qu'il fist, c'estoit avec
Une extreme bien-sance, ne pouuant offen-
ser ny en ses gestes, ny en ses paroles, voire
mesmes les plus seueres & cruiques. Aussi
respondit il fort à propos, lors qu'on luy dit
que Diogenes luy reprochoit que s'il se vou-
loit contenter de viure de pain, d'eau, & de
quelques herbes, il n'auroit que faire de
à ij

EPISTRE.

mandier la faueur des Roys, ne bastir sa fortune en l'esclavage de sa liberté.

— si sciret inquit regibus uti
Non pranderet olus.

parlant & se moquant de Diogenes. Car à la verité qui sçait vser des choses en leur biais, & en leur vray sens, il ne peut ny offenser ny estre offensé de personne. Ce discours me seruira Monseigneur, comme d'excuse, pour addoucir ce qu'il y auroit de temerité en moy, vous adressant ces Traictz de la Philosophie Chimique, comme abhorrans de la profession à laquelle il a pleu à Dieu vous appeller, car vne Ame bien nee, vne Ame haute, vne Ame releuee, prend toutes choses ainsi qu'il faut, ne se deprime, ne s'esleue, & ne s'esbranle de rien, demeurant tousiours ferme & stable sur la solidité de son cube, vray hieroglyphique de la vertu. D'ailleurs, ceste partie de la science naturelle, bien qu'elle soit vilipendee, & mesprisee par les ignorans, & honnie, & descree par les meschancetez & faussetez des Pseudophilosophes.

EPISTRE

charlatans, affronteurs & trompeurs ; elle a neantmoins en soy, en son interieur, en sa verité, c'est à dire en son vray biais, ie ne sçay quoy de haut, ie ne sçay quoy de sublime, ie ne sçay quoy de celeste, digne d'estre sçeu, digne d'estre admiré par ces belles ames, par ces rares esprits que Dieu fait naistre parmi nous comme grands luminaires, pour esclai- rer nos obscuritez, & auxquels tout est bien seant quelque couleur, & quelque habit qu'ils portent, ne pouuant offenser personne, ny estre offensez de quelque chose que ce soit.

Je prens donc la hardiesse, Monseigneur, avec ceste precaution de faire voir au public ceste version en lengage vulgaire, & pour la seconde edition, sous la faueur & protection de vostre nom, non que ie croye que vous ayez iamais appliqué vostre esprit, ou occupé vostre main à la recherche, & pratique de ceste plus que douteuse science, (Et qui croiroit aussi que vos plus graues, & serieuses occupations, vous en donnassent le loisir ?) mais pource que i'ay estimé, nec vana fides,

P R E F A C E,

que vostre rare esprit , que vostre haut iugement , pourroit plus equitablement iuger du fonds de ceste doctrine , & plus facilement digerer les aigreurs & amertumes qui se lisent en ses axiomes , & finalement prendre le tout selon son vray biais , & son vray sens. Quoy que ce soit , vous prendrez s'il vous plaist en bonne part ma bonne volonté , ne la mesurant pas selon la vilité ou bassesse du subiect , mais selon la candeur & sincerité de mon affection , pour demeurer à iamais ,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeyssant seruiteur,

DE BOSNAY.

PREFACE

*Aux vrais, & naïfs Inquisiteurs de l'Art
Chimique, & enfans legitimes
d'Hermes.*

CONSIDERANT en moy-mesme
(Lecteurs benevoles) combien de
liures faux, combien de fausses re-
ceptions fabriquees & composees par les im-
positeurs de ce temps, tombent entre les mains
& viennent à la cognoissance des indaga-
teurs & curieux des choses naturelles & oc-
cultes, par lesquels faux liures plusieurs par
le passe ont esté trompez, & le sont encores
pour le iourd'huy ceux qui viuent. l'ay esti-
mé que ie ne pouuois rien faire de plus utile
& profitable aux vrais fils & heritiers de la
science que de leur communiquer le Talent
qu'il a pleu à ce grand Dieu pere des lumie-
res me donner à fiance, & comme en depest,
à fin que nos nepueux croyent, & cognois-
sent quelque iour, que ceste benediction sin-
guliere de la science Philosophique a esté
octroyee à quelques signalez personnages

à iij

non seulement es siecles passez, ains encores pendant nos iours. le n'ay point esté d'aduis, pour certaines causes de publier mon nom, de laquelle la principale est, que en cecy ie ne recherche point d'estre loué & estimé, ains seulement le profit & vtilité des amateurs de la Philosophie. Aussi ie laisse librement ceste auidité de gloire à ceux qui ayment mieux sembler estre gens de bien, que de l'estre tout à fait. Or ce que i'elcris icy pour asserion & attestation de la verité indubitable de la Philosophie, bien que ce soit en peu de paroles, le tout dis-je a esté tiré de l'experiance manuelle que i'en ay faicte, par la grace du Tres-haut, ce que ie dis à fin que les curieux & affectionnez à ceste louable science, ne delàissent iamais l'exercice, & pratique de si belles choses, & par mesme moyē ie les puisse asseurer à l'encontre de ceste miserable troupe de Charlatāns, trōpeurs, & vendeurs de fumee, à qui rien n'est si doux que de tromper. Ce ne sont point des songes comme parle le vulgaire ignorant, Ce ne sont point de vains Commentaires de quelques esprits oyseux, comme les fols estiment, que ceste science. C'est la pure & mesme verité, laquelle comme amateur d'icelle, ie n'ay peu ny deu celer ny cacher, & moins passer sous silence, pour

P R E F A C E

le support , & confirmation de la science Chimique, tant descrite sans l'auoir merité, bien que neantmoins la verité ne puisse sortir en public qu'avec grande crainte en ce temps & regne malheureux, où le vice & la vertu marchent à l'esgal, & où l'ingratitude, & l'infidelité rendent les hommes indignes de ce grand thresor. Il est bien vray que ie pourrois mettre en ieu plusieurs graues auteurs pour telmoins de sa certitude, selon le commun & vnanime consentement de toute la venerable antiquité, consentement dis je, vniuoque, bien que tiré de plusieurs & diuerles nations: Mais ce qui est attesté & confirmé par l'experience n'a besoin d'autre preuue. Il n'y a pas long temps, & r'en parle comme sçauant, que plusieurs de grande & basse qualité, ont veu ceste Diane toute nuë. Et combien qu'il se trouue certains hommes mal nez, qui par enuie ou par malice, ou de crainte que leurs impostures ne soient decouuertes, crient incessamment, que par vn certain artifice, qu'ils couurent sous vne vaine ostentation de paroles fastueuses & ampoullées, l'on peut tirer l'ame de l'or, qu'ils appellent teinture, & estre remise par projection sur vn autre corps, ce qui ne se faict, s'il se faict, qu'avec vn grand detrimant, & vne

P R E F A C E,

grāde perte de temps, de labeur, & d'argent. Il faut neantmoins que tous les fils d'Hermes sçachent, & tiennent pour certain, que ceste telle quelle extraction d'ame qu'ils appellent soit de Sol, soit de Lune, par quelque voye sophistique qu'elle se face, n'est autre chose que vaine persuasion, ce que plusieurs ne croyent pas, mais ils sont contrains de le croire par l'experience seule & vraye maistrasse de la verité, & c'est à leur dommage. Au contraire, quiconque pourra sans dol ny sans fraude teindre reellement le moindre metal du monde, soit avec profit, soit sans profit, en couleur de Sol ou de Lune, demurant & resistant à toute sorte d'examens: ie peux hardiment assurez que les portes de la Nature sont ouuertes à celuy-là pour rechercher plus outre, & de plus hauts secrets, & mesmes les acquerir, avec la grace & benediction de Dieu. Or est-il que j'offre donc ces Traictez cy aux enfans de la science, à fin que estudians, & mettans toute leur cogitation, & force d'esprit, à la recherche des occultes operations de la Nature, ils puissent cognoistre au vray la verité des choses, & la Nature mesme, en quoy seulement cōsiste toute la perfection de ce saint Art Philosophique, pourueu qu'on chemine

P R E F A C E,

par le chemin Royal, c'est à dire par le chemin que la Nature nous montre en toutes ses operations. Et c'est pourquoy j'admoneste, & aduertis icy le Lecteur beneuole, qu'il ne iuge point de mes escrits selon l'efforce & sens exterieurs des paroles, ains plus tost par la force de la Nature, de peur qu'il ne deplore à la fin son bien, son temps, & son labour, considerant que ceste science n'est point vne science de fols & dignorans, ains vne science de Sages, desquels l'intention est toute autre que ne la peuent comprendre, tous ces glorieux Trasons, tous des doctes mocqueurs, tous ces hommes vicieux, & peruers, qui ne ce pouuans mettre en reparation par leurs propres vertus, tachent de le faire en calombiant les autres, ny tous ces vagabonds & ignorans souffleurs, qui ont ja presque trompé tout le monde avec leurs blanchissemens & rubifications, non sans tres-grande diffamation & ignominie de ceste noble science. Car c'est vn don de Dieu, & est tres-certain qu'on n'y peut paruenir si ce n'est par la grace de Dieu, qui vienne à illuminer l'esprit de celuy qu'il cognoist veritablement estre humble & patient, ou bien par la reuelation & demonstration d'vn maistre fidele & expert, c'est pourquoy Dieu

P R E F A C E.

reiette toujours à bon droit ceux qui sont hors de sa crainte. Au reste, ie prie instamment tous les fils de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'enuie que j'ay de leur faire plaisir, & lors qu'ils auront fait Manifeste ce qui est Occulte, & qu'ils seront arriuez au port desiré par la grace de Dieu, & par leur labour constant, ils chassent de leur compagnie tous les indignes (selon l'exemple de tous les Philosopher) c'est à dire, tous les meschans, & se ressouuenans de leur prochain pauvre & incommodé, se ressouuenans disje de leur prochain d'une ressouuenance qui soit selon la crainte de Dieu, & sans ostentation, ils chantent loüanges eternelles, à Dieu trois fois tres-grand auheur de ce don special qu'il leur a reuelé, vsant d'iceluy sans abus, & cachant dans leur sein sans en faire semblant.

La simplicité est le vray seuil de la verité.



T A B L E O V S O M M A I R E
des Traictez de Cosmopolite, ou
nouuelle lumiere Chimique.

- I. **D**E la Nature, que c'est que la Nature, & quels doiuent estre les scrutateurs d'icelle.
- II. Quelle est l'operation de la Nature en ce que nous nous proposons; & touchant le Sperme que nous cherchons.
- III. De la vraye & premiere matiere des metaux.
- IIII. De la generation des metaux, & comme se faiçt dans les entrailles de la terre.
- V. De la generation de toutes les especes de pierres.
- VI. De la seconde matiere, & comme les choses se putrefient.
- VII. De la vertu de la seconde matiere.
- VIII. De l'art, & en quelle façon la nature travaille sur la semence.
- IX. Du meslange & commixtion des metaux, & en quelle maniere il faut tirer la semence metallique.
- X. De la generation supernaturelle du fils du Soleil.
- XI. De la pratique & confection de la pierre, & comment il faut faire la teinture selon l'Art.

XII De la pierre & de sa vertu.

Epilogue, Sommaire, & conclusion des douze

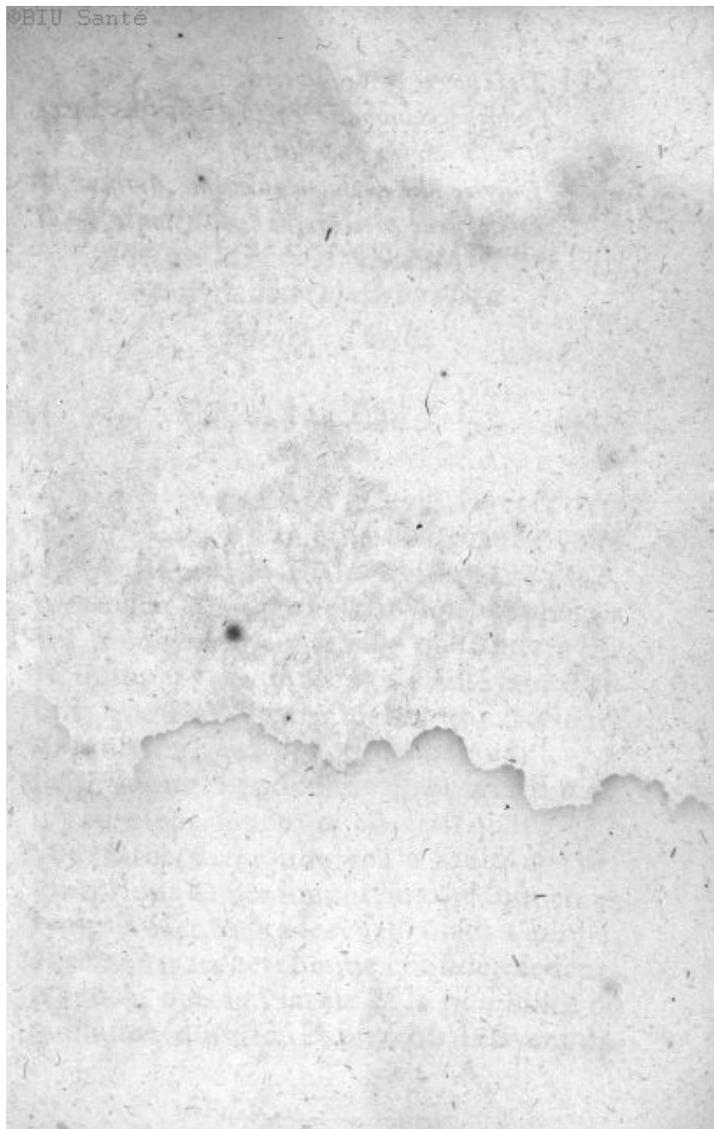
Traictes cy dessus.

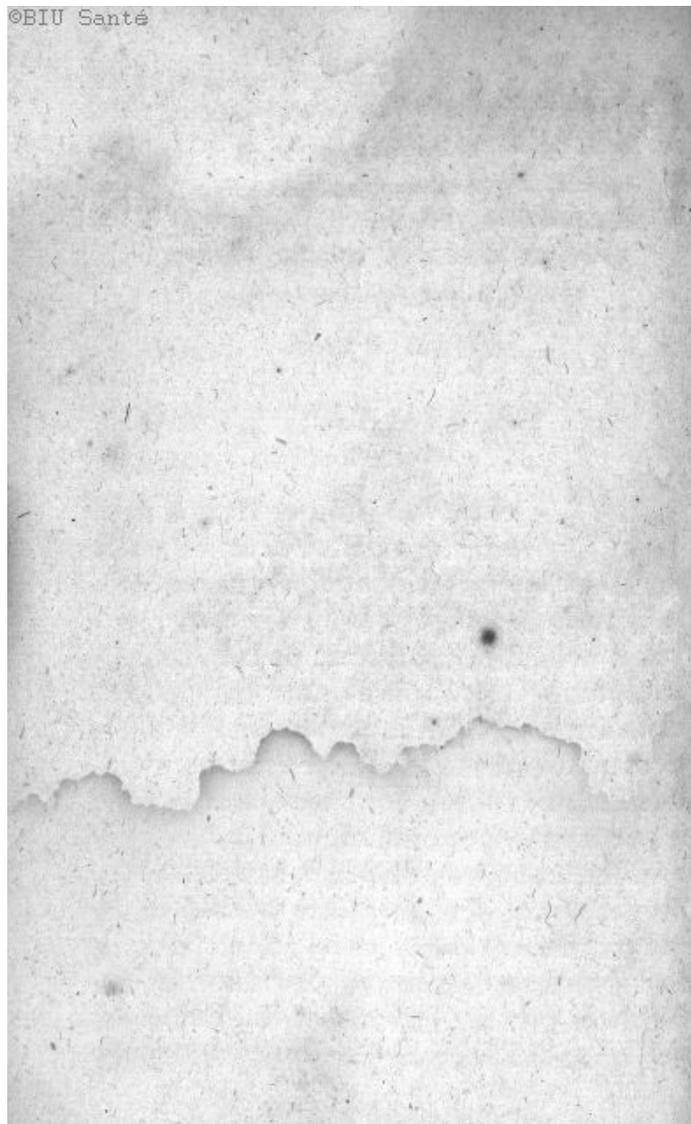
Enigme Philosophique du mesme Autheur.

Dialogue de Mercure, de l'Alchymiste, & de
Nature.



DE LA







DE LA NATURE EN
general. Que c'est que la Nature,
& quels doivent estre les scru-
tateurs d'icelle.

TRAICTE' I.

LVSIEURS hommes sages & tres-
doctes ont par cy deuant (voire
mèmes selõ le resmoignage d'her-
mes deuant le deluge) escrit plusieurs precep-
tes touchant la confection de la pierre des
Philosophes, & nous en ont laissé tant d'es-
crits, que si la Nature ne faisoit tous les iours
deuant noz yeux des effects admirables, &
lesquels nous ne pouuons nier, ie croy qu'il
n'y auroit personne qui estimast qu'il y eust
vne Nature au monde, veu la multitude des
inuentions & des inuenteurs qui sont en ce
temps. Aussi nos predecesseurs sans s'amuser
à ces vaines recherches, ne consideroient au-
tre chose que la Nature & la possibilité ou
puissance d'icelle. Et bien qu'ils ayent de-

A

meuré en ceste voye simple de Nature, ils ont neantmoins trouué tant de choses, qu'à grand peine les pourrions nous imaginer avec toutes nos subtilitez multitude d'inuentions. Et ce qui est cause de cela, c'est que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effect pour y employer la pointe de nostre intellect, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, non qui nous soyent cogneues, mais qui ne se peuuent faire, ou difficilement se peuuent faire. C'est pourquoy il ne se faut esmerveiller s'il nous arriue d'excogiter plus facilement quelques certaines subtilitez, voire telles qu'à la verité les vrayes Philosophes n'eussent peu presque imaginer que de paruenir au vray cours de la Nature & à leur intention. Mais quoy? telle est l'humeur naturelle des hommes de ce siecle, telle est leur inclination, de negliger ce qu'ils sçauent, & rechercher tousiours plus outre quelque chose de nouveau: que feront donc les entendements humains, auxquels la Nature est subiette? Comme pour exemple, vous verrez vn artisan qui aura recherché la perfection de son art, il en cherchera vn autre, ou bien passera plus outre, ou le laissera là du tout.

Ainsi la genereuse Nature agit sans intermission, iusques à son Iliade, c'est à dire, iusques à son dernier terme, & puis cesse, Car des le commencement luy a esté concedé de s'ameliorer en son cours, & posseder en fin vn repos solide & entier, auquel pour cest effect elle tend de tout son pouuoir, se resiouysant de la fin, comme les formis se resiouysent de leur vieillesse, qui leur donne des ailles à la fin de leurs iours. De mesme façon nos esprits ont procedé si auant, principalement en l'art & pratique Philosophique, que nous en sommes presque venus iusques à l'Iliade ou dernier but. Car les Philosophes de maintenant ont trouué de telles subtilitez, qu'il est presque impossible d'en trouuer de plus grandes, & different de l'art des anciens Philosophes, comme l'orlogerie est differente de la simple ferrurerie. Car combien que le ferrurier & l'orloger manient le fer tous deux, & qu'ils soient maistres en leur art, l'un neantmoins ignore l'artifice de l'autre. Si bien que ie m'asseure que si Hermes Geber, & Lulle, subtils & profonds philosophes, estoient maintenant au monde, ils ne seroient estimez par ceux du iourd'huy que pour disciples, à grand'peine pour Philosophes, tant est vaine nostre presumption.

A ij

Aussi, sans doute, ces grands hommes là ignoroient tant d'inutiles distillations, visites auiourd'huy, tant de circulations, tât de calcinations, & tât de vaines operations que nos modernes ont inuentées, n'ayant pas bien recogneu la lecture des liures de ces bōs & doctes personnages anciens. Ainsi ces modernes n'ont manqué que d'une chose, c'est de sçauoir seulement ce que les Anciens ont sceu, qui est la teinture Physique. Et au contraire, extrauagans qu'ils sont, en la cherchant ils rencontrent autre chose: mais n'estoit que tel est l'instinct naturel de l'homme, & que la Nature n'vlast en cecy de son droict, à grand'peine nous desuoyerions nous. Pour retourner dōcques à nostre propos, i'ay promis en ce premier Traicté d'expliquer la Nature, à fin que nos vaines imaginations ne nous destournent de la vraye & simple voye. Je dis donc que la Nature est vne, vraye, simple, entiere en son estre, & laquelle Dieu a constituee deuant tous les siècles, & luy a enclos vn certain esprit vniuersel. Il faut neantmoins noter que le terme de la Nature est Dieu, comme il en est le principe, car toute chose finit en ce en quoy elle a pris son estre & son commencement. I'ay dit qu'elle est vnique, & par laquelle Dieu fait

tout ce qu'il faiçt, nō que ie die qu'il ne peult rien faire sās elle (car c'est luy qui là faiçte & il est Tout puissant) mais il luy a pleu ainsi: & il là fait. Toutes choses prouiennent de ceste seule & vniue Nature, & n'y a rien en toute la terre hors icelle Nature. Que si quelques-fois nous voyons arriuer des auortons, c'est la faute du lieu ou del'artisan, & nō pas de la Nature. Or ceste Nature est diuisée en quatre principales regions ou lieux où elle faiçt tout ce qui se void, & tout ce qui est caché car sans doute toutes choses sont plustost à l'ombre & cachées, que veritablement elles apparoissent: Elle se chāge au masse & à la femelle, & est accōparée au Mercure, pour ce qu'elle se ioint à diuers lieux, & selon les lieux de la terre bons ou mauuais, elle produit chaque chose, bien qu'à la verité il n'y ayt point de mauuais lieux en terre comme il nous semble. Il y a quatre qualitez elementees en toutes choses, lesquelles ne sōt iamais d'accord, car l'vne excède tousiours l'autre. Notez donc que la Nature n'est point visible, bien qu'elle agisse visiblement, car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait sō office és corps, & a son siege & son lieu en la volonté diuine. Et en cest endroit elle ne nous sert d'autre chose sinon à fin que nous sçachions co-

6 DE LA NATURE.

gnoistre les lieux d'icelle, & principalement ceux qui luy sont plus proches & plus conuenables, & à fin que nous sçachions conioindre les choses ensemble selon la Nature, de peur de conioindre le bois à l'homme ou le beuf avec le metal, ains au contraire qu'un semblable agisse sur son semblable, car alors la Nature ne faillira de faire son office. Or le lieu de la Nature n'est ailleurs qu'en la volonté de Dieu comme nous auons dit.

Les scrutateurs de Nature doiuent estre tels qu'elle est, vrais, simples, patiens, constants, &c. & ce qui est le principal poinct, pieux, craignant Dieu, & ne nuisans aucunement à leur prochain, puis apres qu'ils considerent si ce qu'ils se proposent est selon la Nature, s'il est possible & faisable, & cela qu'ils l'apprennent par exemples apparents, à sçauoir avec quoy se faiçt toute chose, comment & avec quel vaisseau Nature travaille. Car si simplement tu veux faire quelque chose comme faiçt la Nature, suy la, mais si tu veux faire quelque chose de plus excellent, regarde en quoy & par quoy elle l'améliorit, & tu trouueras que c'est tousiours avec son semblable. Comme pour exemple, si tu veux estendre la vertu intrinseque de quelque metal plus outre que la Nature, il te

faut prendre Nature metallique , & ce enco-
reau masse & en la femelle , autrement tu ne
feras rien. Car si tu pense faire vn metal d'v-
ne herbe tu traueilleras en vain , comme aussi
d'vn chien tu ne scaurois produire vn arbre.

*De l'operation de la Nature en nostre
proposition & semence.*

TRAICTE II.

I'AY dit cy dessus que la Nature est vni-
que, vraye, & par tout apparente, conti-
nuë, qu'elle est cogneuë par les choses qu'elle
produit, comme bois, herbes, &c. Je vous
ay dit aussi que le scrutateur d'icelle doit
estre de mesme, veritable simple, patient,
constant, & appliquant son esprit à vne cho-
se tant seulement. Il faut maintenant parler
de l'action de la Nature. Or notez que tout
ainsi comme la Nature est en la volonté de
Dieu, & que Dieu l'a creëe & l'a mise en tou-
te imagination, de mesme la Nature s'est fai-
cte vne semence és Elements procedante de
sa volonté: la verité est qu'elle est vnique, &
toutesfois elle produit choses diuerses, mais
neantmoins elle ne produit rien sans sper-

A iij

me. Car la Nature fait tout ce que veut le sperme, & elle n'est que cōme l'instrument de quelque artisan. Le sperme donc d'une chacune chose est plus duisant & plus vtile à l'artiste que la Nature: car par la nature seule vous ne ferez non plus sans sperme qu'un orfeure pourroit faire sans feu, ou le laboureur sans grain. Ayez donc ceste semence ou sperme, & sans doute la Nature sera preste de faire son deuoir soit à mal soit à bien. Elle agit sur le sperme cōme Dieu sur la libre volonté de l'homme. Et en cela il me semble qu'il y a un grand miracle, que la Nature obeyse à la semence, non forcee toutesfois, mais de sa propre volonté, comme aussi Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non forcé toutesfois, ains de sa libre volonté. Et c'est pourquoy il a donné à l'homme le liberal arbitre, soit au bien soit au mal. Le sperme donc c'est l'Elixir ou la quinte-essence d'une chacune chose, ou bien encores la parfaite & accomplie decoction & digestion d'une chacune chose, ou le baulme du soulfre, qui est une mesme chose que l'humide radical des metaux. Nous pourrions à la verité icy faire un grand & ample discours de ce sperme, mais nous ne voulons rendre à autre chose qu'à ce que

nous auons proposé. En c'est art les quatre Elements donc engendrent ce sperme par la volonté de Dieu & par l'imagination de la Nature : car tout ainsi comme le sperme de l'homme à son centre ou receptacle cōuenable dans les reins, de mēme les quatre Elements, par vn mouuemēt infatigable & perpetuel, chacun selon sa qualité, ietteront leur sperme au centre de la terre où il est digéré, & par le mouuement poussé dehors. Mais quād au cētre de la terre, c'est vn certain lieu vague où rien ne peut reposer en l'excentre (s'il faut ainsi parler) ou à la marge & circonférence du centre, les quatre Elements iettent leurs qualitez : cōme l'hōme iette sa semence dans l'habitacle de la femme, dans lequel il ne demeure rien de la semence, mais apres que la matrice en a prins vne deuë portion, elle iette le reste dehors. De mēmes arriue-il au centre de la terre, que la force Magnétique ou Aymantine de la partie de quelque lieu attire à soy ce qui luy est propre pour engēdrer quelque chose, le reste elle le pousse dehors pour en faire des pierres & autres excrements. Car toutes choses ont leur origine de ceste fontaine, & rien ne naist en tout le monde que par l'arrousement de ses ruisseaux. Cōme pour exēple, que l'on mette

sur vne table bien polie vn vaisseau plein d'eau lequel soit colloqué au milieu d'icelle, & à l'environ qu'il y ayt plusieurs choses & plusieurs couleurs, & entre-autres choses qu'il y ait du sel, & chaque chose séparément colloquée: puis quel'on espanche l'eau, vous la verrez couler deçà & delà, & que ce vaisseau cy venant à rencontrer la couleur rouge se rubifiera avec icelle, celui là passant par le sel deuiendra salé & ainsi des autres: car la verité est que l'eau ne change point les lieux, mais la diuersité des lieux change l'eau. De mesme la semence ou sperme ietté par les quatre Elements au centre de la terre, passe par diuers lieux, tellement que chaque chose naist selon la diuersité des lieux: si il paruiet à vn lieu où il rencontre la terre & l'eau pure, il se faict vne chose pure. La semence & le sperme de toutes choses est vni-que, neantmoins il se procree diuerses choses, comme il appert par l'exemple suyuant: La semence de l'homme est vne semence noble, au moins créée pour la generation de l'homme, si l'homme neantmoins en abuse, ce qui est en son liberal arbitre, il en naist vn auorton ou vn Monstre, estant la Nature vni-que, & la semence ne trouuant pas le lieu quiluy est conuenable: comme si par vne in-

humaine & detestable commixtion des hommes avec les bestes il naissoit diuerfes sortes d'animaux semblables aux hommes. Car sans doute il arriue infailliblement que si le sperme entré au centre, il en naist ce qu'il en doit naistre, mais si tost qu'il est venu en vn lieu certain, & qu'il le conçoit, il ne change plus alors de forme. Toutesfois tant que le sperme est dans le centre, il se peut de luy aussi tost creer vn arbre qu'vn metal, vne herbe qu'vne pierre, & l'vne chose plus pure que l'autre, selon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quel façon les Elements engendrent ceste semence. Il faut donc noter qu'ils sont quatre, deux desquels sont graues, & deux autres legers: deux secs, & deux humides, toutesfois l'vn extrêmement sec, & l'autre extrêmement humide, & en outre sont masculins & feminins. Or vn chacun d'iceux est tres prompt à produire choses semblables à soy en sa sphere: car ainsi l'a voulu le tres haut. Ces quatre ne reposent iamais, ains agissent continuellement l'vn en l'autre, & vn chacun pousse de soy, & par soy ce qu'il a de plus subtil, & ont leur rendez vous general au centre, & dans le centre est l'Archais seruiteur de Nature, qui venant à meller ces spermes la les iette

DE LA NATURE
dehors. Or vous pourrez voir plus à plain en
la conclusion de ces douze traictez com-
ment cela se fait.

*De la vraye & premiere matiere
des metaux.*

TRAICTE' III.

LA premiere matiere des metaux est dou-
ble, mais neantmoins l'une sans l'autre ne
crée point vn metal, la premiere & la princi-
pale est vne humidité de l'air meflée avec
chaleur, & ceste humidité les Philosophes
l'ont appellée Mercure, lequel est gouverné
par les rayons du Soleil & de la Lune, en no-
stre mer Philosophique, la seconde est la
chaleur de la terre qu'ils appellent soulfre,
mais d'autant que tous les vrayes Philoso-
phes l'ont caché le plus qu'ils ont peu, nous
au contraire l'expliquerons le plus clairemēt
que nous pourrons, principalement le poids,
lequel ignoré tout est destruit, & de là il arri-
ue que plusieurs d'une bonne chose produi-
sent des auortons: car tels y en a il qui pren-
nent tout le corps pour leur matiere ou se-
mence, les autres n'en prennent qu'un mor-

ceau, & tous se desuoient du droit chemin: comme par exemple, si quelqu'un estoit si idiot que de prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & qu'il presumast de là pouuoir faire un homme, il n'y a celuy pour ignorât qu'il soit, qui ne iuge bien que cela est impossible; car en tout corps quelconque il y a un centre & un lieu certain où le sperme se repose, & est comme un point, comme environ la mille deux-centiesme partie du corps, pour petit qu'il soit, voire mesme en un grain de froment, & cela ne peut estre autrement. Aussi c'est folie de croire que tout le grain ou tout le corps se conuertist en semence, il n'y en a qu'une petite scintille, laquelle est preseruee & gardee de toute excessive chaleur & froideur par son corps, si tu as des oreilles & de l'entendement prens garde icy, & tu seras assuree contre ceux non seulement qui ignorent le vray lieu de la semence, & veulent prendre tout le corps au lieu d'icelle, mais encores contre ceux qui s'amusent à une vaine dissolution des metaux, se forçant de les dissoudre tout entierement, à fin de creer un nouveau metal de leur mutuelle commixtion, mais les bones gens s'ils consideroient le progres de la Nature, ils verroient clairement que la chose va bien autrement:

Car il n'y a metal si pur qu'il soit qui n'aye des impuretés, plus toutesfois l'vn que l'autre; Toy doncques, amy Lecteur, pren garde au point de la Nature, & tu as assez, mais tien ceste maxime asseurée qu'il ne faut point chercher ce point aux metaux du vulgaire, car il n'y est point, aussi sont-ils morts, & les nostres au contraire vifs & ayans esprit, & c'est ceux là de par Dieu qu'il faut prendre: car il faut que tu sçaches que la vie des metaux n'est autre chose que le feu, cependant qu'ils sont encores en leur premiere matiere, & leur mort est le feu, mais c'est le feu de fusion. Or la premiere matiere des metaux est vne certaine humidité meslée avec vn air chaud, en semblance d'vne eau grasse adherante à vne chacune chose pure ou impure qu'elle soit; en vn lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre: ce qui se fait, parce que la terre est en vn endroit plus ouuerte & poreuse, & ayant vne plus grande force attractiue qu'en vn autre. Elle prouient quelquesfois & paroist au iour de soy-mesme, mais vestuë de quelque robe, & principalement aux endroits où elle n'a à quoy adherer, & se cognoist ainsi, par ce que toute chose est composée de trois principes. Mais en la matiere des metaux elle est vnique & sans

conionction, excepté sa robe ou son ombre
qui est son soulfre.

*En quelle façon les metaux sont engendrez
aux entrailles de la terre.*

TRAICTE' IIII.

Les metaux sont produits en ceste façon
Après que les quatre Elements ont pouf-
fé leur force dans le centre de la terre, l'Ar-
chaus en distillant par la chaleur d'vn mou-
uement perpetuel les sublime à la superficie
de la terre, car la terre est poreuse, & le vent
en distillant par les pores de la terre se resout
en eau, d'où naissent toutes choses: sçachent
doncques les enfans de doctrine que le sperme
des metaux n'est point diuers du sperme
de toutes les choses qui sont au monde, qui
est à sçauoir vne vapeur humide. C'est pour-
quoy les Alchymistes en vain recherchent la
reduction des metaux en leur premiere ma-
tiere, qui n'est autre chose qu'une vapeur.
Aussi les Philosophes n'ont point entendu
ceste premiere matiere, ains seulement la se-
conde, comme dispute tres-bien Bernard
Treuisan, combien qu'à la verité ce soit vn

peu obscurément, par ce qu'il parle des quatre Elements, il a neantmoins entendu cela: mais il parle seulement aux fils de doctrine, Quand à moy, à fin de descouvrir plus ouvertement la Theorique, j'ay voulu icy advertir tout le monde de laisser là tant de solutions, tant de circulations, tant de calcinations, & reiterations, puis que c'est en vain que l'on cherche cela en vne chose dure qui de soy est molle, & partant ne cherchez d'oc plus ceste premiere matiere, mais la seconde, à sçavoir telle que si tost qu'elle est conceüe, elle ne peut changer de forme: que si quelqu'un demande comme est-ce que le metal se peut reduire en ceste seconde matiere, ie respons que ie suy en cela l'intention des Philosophes: mais i'y insiste plus que les autres, à fin que les enfans de la science entendent le sens des Auteurs & non pas les syllabes, & que là où la Nature faict fin és corps parfaits metaliques, là il faut que l'Art commence. Mais pour retourner à nostre propos (car nous n'entendons parler icy seulement de la pierre) traictons vn peu de la matiere des metaux. J'ay dit vn peu au parauant que toutes choses sont produites par vn air liquide & vaporeux que les Elements distillent dans les entrailles de la terre par vn continuel

quel mouuement, & si tost que l'Archæus le prend, il le sublime par les pores, & le distribue par sa sagesse à vn chacun lieu, & ainsi par la varieté des lieux les choses prouiennent & naissent diuerses, comme nous auons dit cy dessus. Il y en a qui estiment que le Saturne a vne semence, l'or vne autre, & ainsi chaque metal, mais ceste opinion est vaine, car il n'y a qu'vne vniue semence, tant au Saturne qu'en l'or, en l'argent, & au fer. mais le lieu de leur naissance a esté cause de leur difference, si tu m'entends comme il faut, encorés que la Nature en la procreation de l'argent a plustost acheuë son œuure que en celle de l'or: Car quãd ceste vapeur que nous auons dit est sublimée au centre de la terre, il est necessaire qu'elle passe par des lieux, ou secs, ou chauds, si elle passe dõc par des lieux chauds & purs, ou vne certaine graisse de soulfhre adhère aux parois, alors icelle vapeur, laquelle les Philosophes ont appellé leur Mercure, s'accõmode & se ioint à ceste graisse, laquelle elle sublime par apres avec loy, & de ce mēlange se fait vne certaine vntuosité qui laissant le nom de vapeur prēd le nom de graisse, & venant puis apres à se sublimer en autres lieux qui ont esté nettoyez par la vapeur precedente, & là ou la terre est

B

subtile, pure & humide, elle emplit les pores de ceste terre, & se joint à icelle, & ainsi il se fait de l'or. Que si ceste vntuosité ou graisse parvient à des lieux impurs & froids, c'est là que s'engendre le Saturne, & si ceste terre est pure, mais meslee de soulfre alors s'engendre le Venus: Car tant plus le lieu est pur & net, & tant plus purs sont les metaux qu'il procree: aussi il faut noter que ceste vapeur sort continuellement du centre à la superficie, & en allant elle purge les lieux: C'est pourquoy il arriue qu'aujourd'huy se trouvent des mines là où il y a mille ans qu'il n'y en auoit point: car ceste vapeur par son continuel progres subtilise tousiours le crud & l'impur, tirant aussi successiuement le pur avec soy: & voila la reiteration ou circulation de Nature, laquelle sublime tant de fois, produisant choses nouvelles iusques à ce que le lieu est entierement bien depuré, & tant plus il est nettoyé, tant plus belles & nettes choses il produit. Mais en hyuer quand la froideur de l'air vient à resserrer la terre, ceste vapeur vntueuse vient à se congeler, puis retournant le printemps elle se resout, se mesle avec la terre & avec l'eau, & de là se fait la maguelie, tirant à soy vn semblable Mercure de l'air, qui donne vie à tous les

trois par les rayons du Soleil, de la Lune, & des Estoilles, & ainsi sont produites les herbes, les fleurs, & choses semblables, car la Nature ne demeure jamais vn momét de temps oysive : mais les metaux au contraire sont engendrez en ceste façon, par vne longue distillation la terre est purgee, puis à l'arriuee de ceste vapeur vinctueuse ou graisse ils sont procreez, & non comme quelques vns vainement estiment, interpretans en cela sinistrement les escrits des Philosophes.

De la generation de toute sorte de pierre.

TRAICTE V.

LA matiere des pierres est toute telle que des autres choses, & selon la pureté des lieux, elle naist de ceste façon. Quand les quatre Elements distillent leur vapeur au centre de la terre, l'Archæus la repousse & sublime tellement que passant par les lieux & par les pores de la terre, elle attire quant & soy toute l'impurité de la terre iusques à la superficie, là où estant, elle est par l'air congelee, parce que tout ce que l'air pur engendre, il est congelé par l'air crud, aussi l'air a in-

B ij

grez dans l'air, & se ioignent l'un l'autre, car Nature s'esioit de sa Nature, & ainsi se font les pierres & les rochers pierreux, selon la grandeur ou petitesse des pores de la terre, lesquels tant plus ils sont grands, & tât mieux est purgé le lieu, car passant par ce soupirail vne plus grande chaleur, & vne plus grande quantité d'eau, plus grande en est la depuration des lieux, esquels par ce moyen plus commodément naissent les metaux, comme tesmoigne l'experience, & qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'or ailleurs qu'és montagnes, parce que difficilement se trouue-il dans les campagnes, qui sont lieux ordinairement humides & marécageux, non à cause de ceste vapeur que j'ay dit, mais à cause de l'eau Elementaire, laquelle attire à soy ladite vapeur de telle façon qu'ils ne se peuuent separer, si bien que le Soleil venant à la digerer, en fait de l'argile de laquelle vsent les potiers: mais aux lieux où il y a vne grosse arene, & ceste vapeur n'a point de soulfre conioint avec soy en ces lieux là, comme és prez elle cree des herbes & du foin. Il y a encores d'autres pierres precieuses comme le Diamant, le Ruby, l'Esmeralde, Crisoperas, l'Onix, & l'Escarboncle, lesquelles sont engendrees en ceste façon.

Quand ceste vapeur de Nature se sublime de luy-mesme sans ce soulfhre ou vntuosité que nous auons dit, & qu'elle rencontre vn lieu d'eau pure de sel, alors se font les Diamans, & cela es lieux très-froids, esquels ne peut paruenir ceste graisse, parce que si elle y arriuoit elle empescheroit cest effect. Car on scait bien que l'esprit de l'eau se sublime facilement & à petite chaleur, non pas l'huile ou graisse qui ne peut s'esleuer qu'à force de chaleur & ce en lieux chauds, car combien qu'elle procedé du centre, il ne luy faut pourtant gueres de feu pour la congeler & la faire arrester. Si bien que la vapeur passant tousiours, vient à se congeler dans l'eau en petits grains & pierrettes. Mais c'est vne autre question, à scauoir comment les couleurs se font es dites pierres precieuses: Pour en resoudre il faut scauoir que c'est à cause du soulfhre, & en cette façon, si la graisse du soulfhre est congelee, par ce mouuement perpetuel, l'esprit de l'eau puis apres le digere en passant, & le purifie par la vertu du sel, iusques à ce qu'il soit coloré d'une couleur digeste, rouge ou blanche, laquelle couleur tendant tousiours à sa perfection est esleuee par tant de distillations reiterees, que l'esprit qui a puissance de penetrer dans les

B iij

12 DE LA NATURE

choses imparfaites ; y introduit ladite couleur, qui se joint puis apres à cette eau en partie congelée, & ainsi elle remplit ses pores, & se fixe avec elle d'une fixation inseparable. Car l'eau quelle qu'elle soit est congelée par la chaleur, quand elle est sans esprit, & si elle a des esprits, elle se congele au froid: Mais qui sçait congeler l'eau au chaud, & joindre l'esprit avec elle, il a certes trouué vne chose mille fois plus precieuse que l'or, & que chose qui soit au monde: Faictes donc que l'esprit se separe de l'eau, & qu'il se pourrisse, & que le grain apparaisse, puis apres reiettant la les felles reduisez l'esprit en eau, & les faictes joindre ensemble, car ceste conionction engendrera vn rameau semblable en forme & excellence à ses parens.

De la seconde matiere, & de la putrefaction de toutes choses.

T R A I C T E' VI.

Nous auons cy dessus traicté de la premiere matiere de toutes choses, & comme elles naissent par la Nature sans semence, c'est à dire, comme la Nature reçoit la

matiere des Elements de laquelle elle engendre la semence , maintenant nous parlerons de la semence & des choses qui s'engendrent avec semence. Toute chose donc qui a semence est multipliée par icelle, mais sans doute cela ne se fait pas sans l'ayde de la Nature : car la semence en vn corps. n'est autre chose qu'un air congelé , ou vne vapeur humide : tellement que si elle n'est resoulte par vne vapeur chaude , elle est inutile. Que ceux qui recherchent l'art sçachent donc que c'est que la semence, à fin qu'ils ne cherchent vne chose qui n'est pas. Or est-il que la semence est triple , & engendrée des quatre Elements. La premiere espece de semence est la minerale : la seconde la vegetable : la troisieme l'animale. La semence minerale est seulement cogneuë des vrayz Philosophes, la semence vegetable est cogneuë & est vulgaire comme nous voyons és fruidts : l'animale se cognoist par l'imagination ; la vegetable nous montre à l'œil comme la Nature la crée des quatre Elements : Car il faut sçauoir que l'hyuer est cause de putrefaction, parce qu'il congele les esprits vitaux és arbres, & lors qu'ils sont resous par la chaleur du Soleil, auquel il y a vne force magnetique ou aymantine attractiue de toute humidité,

B iij

alors la chaleur de Nature excitée par mouvement pousse à la circonference vne vapeur d'eau subtile, qui ouvre les pores de l'arbre & en fait distiller des gouttes, separant tousiours le pur de l'impur ? neantmoins l'impur precede le pur, le pur se congele en fleurs, l'impur en fueilles, le gros & espais en escorce, laquelle demeure fixe, mais les fueilles tombent ou par le froid ou par le chaud, quand les pores de l'arbre sont bouchez & lors les fleurs sont congelees en la mesme couleur qu'est la chaleur, & apporte fruit ou semence. Comme la pomme, en laquelle est le sperme, duquel ne naist pas l'arbre, mais en iceluy sperme est la semence interieurement, duquel naist l'arbre: car la multiplication se fait non au sperme mais à la semence, comme nous voyons oculairement que la Nature creee la semence des quatre Elements, à fin que nous ne fussions occupez à cela, car ce qui est fait n'a besoin de facteur. Il suffira en cest endroit d'auoir admonesté le lecteur: Retournons à nostre propos mineral. Il faut donc sçauoir que la Nature creee la semence minerale, ou metalique dans les entrailles de la terre, c'est pourquoy on ne croit pas qu'elle soit, parce qu'elle est inuisible. Mais ce n'est pas mer-

ueille que les ignares en doutent, puis qu'ils ne peuvent mesmes comprendre ce qui est deuant leurs yeux, à grand peine concuroient-ils ce qui est caché & inuisible. C'est pour tant vne chose tres-vraye que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, & au contraire ce qui naist en haut naist d'une mesme source que ce qui est dessous dans les entrailles de la terre, & ie vous prie quelle prerogatiue auroient les vegetables par dessus les metaux, que Dieu eust donné de la semence à ceux là & en eust exclus ceux-cy: les metaux ne sont-ils pas en aussi grande autorité enuers Dieu que les arbres? tenons donc pour tout assureé que rien ne croist sans semence, car là où il n'y a point de semence la chose est morte. Autrement il est necessaire que les quatre Elements creent la semence des metaux, ou qu'ils les produisent sans semence, si c'est sans semence, ils ne peuvent estre parfaits, car toute chose sans semence est imparfaite, eu esgard au composé, qui n'adiouste foy à ceste indubitable verité il n'est pas digne de rechercher les secrets de Nature, car rien de naist au monde sans semence: les metaux à la verité ont en eux vrayement & reellement leur semence, mais leur generation se faiçt ainsi. Les

quatre Elements en la premiere operation de Nature distillent par l'artifice d'Archæus, dans le centte de la terre, vne vapeur d'eau pondereuse qui est la semence des metaux, & s'appelle Mercure, à cause de sa fluidité, & facile adherance à chasque chose: il est accomparé au soulfhre à cause de sa chaleur interne, & apres la congelation c'est l'humide radical, & combien que le corps des metaux soit procréé du Mercure (ce qui se doit entendre du Mercure des Philosophes) neantmoins il ne faut point escouter ceux qui estiment que Mercure vulgaire soit la semence des metaux, & ainsi prennent le corps au lieu de la semence, ne considerant pas que le Mercure a aussi bien en soy sa semence que les autres, l'erreur de tous ces gens là sera manifeste par l'exemple suyuant, il est tout certain que les hommes ont leur semence en laquelle ils sont multipliez: le corps de l'homme c'est le Mercure, la semence est cachée dans ce corps, & eu esgard au corps elle est tres-petite en quantité. Qui veut donc engendrer cest homme metalique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure, qui n'est qu'un corps, mais la semence qui est ceste vapeur d'eau congelee: Ainsi en la regeneration des metaux, les vulgaires Operateurs y proce-

dent mal, car ils dissoluent les corps metalliques, soit Mercure, soit or, soit argent, soit plomb, & les corrodent avec des eaux forts, & choses heterogenées & estranges non requises à la vraye science, puis apres conioignent ces dissolutions, ignorans, ou ne prenant pas garde que des pieces & morceaux d'un corps ne peut estre engendré vn homme, parce qu'en ceste façon la corruption du corps & la destruction de la semence a precedé; vne chacune chose se multiplie au male & à la femelle, comme i'ay fait mention au traicté de la double matiere, la disionction du sexe n'a garde de rien produire, ains c'est la conionction qui produit vne nouvelle forme: il faut donc qui veut faire quelque chose de bon, prendre les spermes ou semences, non les corps entiers: pren donc le male vif, & la femelle viue, & les conioints ensemble, à fin qu'ils s'imaginent vn sperme pour procreer vn fruit de leur Nature: car il ne faut point que pas vn se mette en la fantaisie de pouoir faire la premiere matiere. La premiere matiere de l'homme c'est la terre, de laquelle il n'y a homme si effronté qui vult entreprendre d'en faire vn homme, c'est Dieu seul qui sçait cest artifice: mais de la seconde matiere qui est desia créée facilement

avec l'aide de Nature s'en engendrera la forme de laquelle elle est semence. L'artiste ne fait rien en cecy, sinon de separer ce qui est subtil de ce qui est espois, & le mettre dans vn vaisseau conuenable: Car il faut bien considerer que comme vne chose se commence ainsi elle se finit, de vn se font deux, & de deux vn & rien plus, il y a vn Dieu, de cest vn est engendré le fils, tellement que vn en a donné deux, & deux ont donné vn saint Esprit, procedant de l'vn & de l'autre, ainsi a esté crée le monde, & ainsi sera la fin. Considerez exactement ces quatre premiers poincts, vous trouuerez en iceux premierement le pere, puis le pere & le fils, en fin le saint Esprit. Vous y trouuerez les quatre Elements, & quatre Luminaires, deux celestes, deux centriques: Bref il n'y a rien au monde autrement qu'il apparoit en ceste figure, iamais n'a esté, & iamais ne sera, & si ie voulois remarquer tous les mysteres qui se pourroient tirer de là il en naistroit vn grand volume. Je retourne donc à mon propos, & te dis en verité mon fils, que d'vn tu ne scaurois faire vn, c'est à Dieu seul, à qui est cela reserué en propre, qu'il te suffise que tu puisses de deux en creer vn qui te soit vtile, & à cest effect sçachez que le sper-

me multiplicatif est la seconde & non la premiere matiere de tous metaux & de toutes choses la premiere est inuisible, elle est cachee dans la Nature ou dans les Elements, mais la seconde apparoit quelquesfois aux enfans de la science.

De la vertu de la seconde matiere.

TRAICTE' VII.

MA IS à fin que tu puisses plus facilement comprendre quelle est ceste seconde matiere, ie te descriray les vertus qu'elle a, par lesquelles tu la pourras cognoistre: sçachez donc en premier lieu que la Nature est diuisee en trois regnes, desquels il y en a deux dont vn chacun peut estre luy seul, encores que les deux autres ne fussent pas. Il y a le regne mineral, vegetal & animal: le regne mineral il est manifeste qu'il peut persister de soy-mesme, encores qu'il n'y eust au monde ny herbes ny hommes, le vegetal de mesme n'a que faire pour son establissement qu'il y ayt au monde ny homme ny metaux: le troisieme au contraire

prend vie des deux precedents, sans lesquels il ne pourroit estre, & est plus noble & precieux que les deux susdits, & estant le dernier domine sur eux, aussi la vertu se finit tousiours au troisieme, & se multiplie au second: voy-tu bien au regne vegetable, la premiere matiere est l'herbe ou l'arbre que tu ne scaurois creer, c'est la Nature qui le fait, mais la seconde matiere c'est la semence que tu vois, & en icelle se multiplie l'herbe ou l'arbre. Au regne animal, la premiere matiere est la beste ou l'homme que tu ne scaurois creer, mais la seconde en laquelle il se multiplie tu la cognois, qui est la semence. Au regne mineral tu ne peux creer vn metal, & si tu t'en vantes tu es vain & menteur: la Nature a fait cela, & combien que tu eusse la premiere matiere selon les Philosophes, c'est a scavoir ce sel centrique, toutesfois tu ne le scaurois multiplier sans l'or, mais la semence des metaux est cogneuë seulement des fils de la science; Es vegetables les semences apparoissent exterieurement, & les reins de leur digestion c'est l'air chaud. Aux animaux la semence apparoist dedans les reins, ou le lieu de la digestion sont les reins de l'homme. Quant aux mineraux, l'eau est leur semence, qui est au centre du coeur d'iceux, &

de leur vie, les reins ou le lieu de la digestion d'icelle, est le feu. Le receptacle de la semence des vegetaux c'est la terre, le receptacle de la semence animale c'est la matrice de la femelle & le receptacle en fin de la semence de l'eau mineralle c'est l'air; & faut noter que le receptacle de la semence est tel qu'elle est la congelation des corps, & telle est la digestion, quelle est la resolution, telle la putrefaction quelle est la destruction. Or la vertu d'une chacune semence est de se pouvoir conjoindre à une chacune chose en son regne, d'autant qu'elle est subtile, & n'est autre chose qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graisse, or elle se cognoist ainsi, c'est que hors de son regne elle ne se joint naturellement à chose queleonque, elle ne se dissout point, mais se congele: car elle n'a pas besoin de solution, ains de congelation. Il est donc necessaire que les pores des corps s'ouurent, à fin que le sperme soit poussé dehors, au centre duquel est la semence, qui n'est autre chose qu'air, & iceluy quand il rencontre matrice conuenable, il se congele, & congele quant & soy ce qu'il trouue de pur, ou impur meslé avec le pur. Tant qu'il y a de la semence au corps, le corps est en vie, quand elle est toute consumée, le corps meurt, neant.

moins tous corps apres l'emission de la semence sont debilitéz, & l'experience nous montre que les hommes les plus adonnez à Venus, sont volontiers les plus debiles, comme les arbres qui sont vne annee de grand rapport sont steriles l'annee suivante. La semence dont pour conclusion est vne chose inuisible, comme nous auons dit tant de fois, mais le sperme est visible, & est presque comme vne ame viuante qui ne se trouue point es choses mortes, elle se tire en deux façons, la premiere façon est douce, l'autre avec violence. Mais d'autant qu'en cest endroit nous parlons de la vertu d'icelle. Je dis que rien ne naist au monde sans semence, & que par la vertu d'icelle toute choses se font, & sont engendrees, sçachent donc tous les fils de la science, que c'est en vain qu'on cherche de la semence en vn arbre coupé, il la faut chercher seulement en ceux qui sont verds & entiers.

De l'art.

*De l'art, & comme la Nature opere
par l'art en la semence.*

TRAICTE VIII.

TOUTE semence quelle qu'elle soit est de nulle valeur, si elle n'est mise ou par l'art, ou par la Nature en vne matrice conuenable, & encores que la semence de foy soit plus noble que toute creature, toutesfois la matrice est sa vie, laquelle faict pourrir le grain ou le sperme, & cause de la congelation du poinct, & en outre par la chaleur de son corps, elle le nourrit, & le fait croistre, cela se faict en tous les trois regnes susdits de la Nature, & se fait naturellemēt par mois, par annees, & par succession de temps. Mais subtil est l'artiste qui peut dans les regnes mineral & vegetable, trouuer quelque accourcissement ou abreuiation, nō pas au regne animal; Au mineral l'artifice seulement paracheue ce que Nature ne peut paracheuer, à cause de la crudité de l'air, qui par sa violence a bouché les pores d'vn chacun corps, nō dās les entrailles de la terre, mais en la superficie d'icelle, comme i'ay dit cy deuant es précé-

6

dents chapitres. Mais à fin qu'on entende plus facilement cela, j'ay bien voulu encores adiouster, que les Elements jettent quasi à l'ennuy l'un de l'autre leur semence au centre de la terre, comme dans leurs reins, & le centre par le mouuement continuel le pousse dās les matrices, lesquelles sont sans nombre, car autant de lieux autant de matrices, l'une toutesfois plus pure que l'autre, & ainsi presque à l'infiny. Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruit pur & net en son semblable. Comme pour exemple es animaux vous auez les matrices des Femmes, des Vaches, des Lumens, des chiennes &c. Au regne mineral & vegetal, sont les metaux, les pierres, les sels: Car en ces deux regnes principalement les sels sont à considerer, leurs lieux, selon le plus ou le moins.

De la commixtion des metaux, ou de la façon de tirer la semence metallique.

TRAICTE IX.

Nous auons parlé cy dessus de la Nature, de l'art, du corps, du sperme & de la semence, descendons maintenant à la practi-

que, à ſçauoir comment les métaux ſe doi-
uent meſler, & qu'elle eſt la correfpondance
qu'ils ont entr'eux. Sçachez d'oc que la fem-
me eſt vne meſme choſe que l'homme, car ils
naiffent tous deux d'vne meſme ſemence, &
dans vne meſme matrice, il n'y a que faute
de digeſtion en la femme, & que la matrice
qui produit le maſle, a le ſang & le ſel plus
pur, ainſi la Lune eſt de meſme ſemence que
le Soleil, & d'vne meſme matrice, mais en la
procreation de la Lune, la matrice a eu plus
d'eau que de ſang digeſté ſelon le tēps de la
Lune celeſte. Mais à fin que tu te puiſſes plus
facilement imaginer, comment les métaux
s'aſſemblent & ſe ioignent enſemble, pour
ietter & receuoir la ſemence regarde le Ciel
& les Spheres des Planettes: Tu vois que Sa-
turne eſt le plus haut de tous auquel ſuccede
Iupiter, & puis Mars, le Soleil, Venus, Mer-
cure, & en fin la Lune. Conſidere mainte-
nant que les vertus des Planettes ne mon-
tent pas, mais elles deſcendent, meſmes l'ex-
perience nous apprend, que le Mars ſe con-
uertit facilement en Venus, & non le Venus
en Mars, comme plus baſſe d'vne Sphere.
Ainſi facilement le Iupiter eſt tranſmué en
Mercure, pource que Iupiter eſt plus haut
que Mercure, celuy-là le ſecond après le fir-

C ij

mament, celuy cy le second au dessus de la terre, & Saturne le plus haut, la Lune la plus basse, le Soleil se mesle au milieu: mais il n'est jamais amelioré par les inferieurs. Or tu noteras qu'il y a vne grande correspondance entre Saturne & la Lune, au milieu desquels est le Soleil, comme aussi entre Mercure & Iupiter, Mars & Venus, lesquels tous ont le Soleil au milieu. La plupart des Operateurs sçauent bien comme on transmuë le Fer en Cuiure sans le Soleil: & comme il faut conuertir le Iupiter en Mercure, mesme il y en a quelque vns qui du Saturne en font de la Lune? Mais s'ils sçauoient par ces mutations seules administrer la Nature, certes ils trouueroient vne chose plus precieuse que tous les trefors du monde. C'est pourquoy ie dis qu'il faut sçauoir quels metaux tu dois conioindre ensemble, & desquels la Nature est correspondante l'vne à l'autre. C'est pour quoy il y a vn certain metal qui a la puissance de cōsumer tous les autres: car c'est comme leur eau & leur mere: & il n'y a qu'vne seule chose qui luy resiste, qui est l'humide radical du Soleil & de la Lune, & est amelioré par iceluy, mais à fin que ie le descouure, c'est l'Acier, il s'appelle ainsi, si vne fois il se ioint avec l'or, ou l'or avec luy, il iette sa se-

mence, & est debilité iusques à la mort, alors l'Acier conçoit & engendre vn fils plus clair que le pere, puis apres si la semence de ce fils desia né est mise en la matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus aspre à enfanter de tres-bons fruiçts. Il y a toutesfois vn autre Acier qui est comparé à cestuy-cy, lequel est de soy créé de la Nature, & sçait par vne admirable force & puissance, tirer & extraire des rayons du Soleil, ce que tant d'hommes ont cherché, & qui est le commencement de nostre œuure.

*De la generation supernaturelle du fils
du Soleil.*

TRAICTE' X.

NOus auons cy deuant traicté des choses que la Nature crée tous les iours, & que Dieu a créées de long temps, à fin que ceux, qui sont inquisiteurs de la science entendissent plus facilement la possibilité de la Nature & iusques où elle peut estendre ses forces: Mais pour ne differer plus longuement, ie commenceray à declarer la maniere de faire la pierre des Philosophes. Sçachez d'oc que la pierre, ou la teinture des Philoso-

C iij

phes, n'est autre chose que l'or, extrêmement digeste c'est à dire réduit & amené à vne superbe digestion: Car l'or vulgaire, est comme l'herbe sans semence, laquelle quand elle vient à mourir elle produit de la semence, ainsi l'or quand il meurt il pousse hors sa semence, ou sa teinture. Mais quelqu'un demandera pourquoy l'or, ou vn autre metal ne produit point de semence, la raison est d'autant qu'il ne peut se mourir, à cause de la crudité de l'air qui empesche qu'il n'aye vne chaleur suffisante, & en quelques lieux il se trouue de l'or impur, que la Nature eust bien voulu parfaire, mais elle a esté empeschee par la crudité de l'air. Comme pour exemple en Pologne croissent bien les Orâgers comme les autres arbres: en Italie & ailleurs ou est leur terre naturelle ils y croissent, non seulement, ains ils y portent fruit quant & quant, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisance, mais en ces lieux froids nullement: car lors qu'ils pensent mourir ils sont empeschez par la crudité de l'air & ainsi on n'y a jamais de bons fruits; que si quelques fois la Nature est aydee par l'art & industrie, comme de les arroser d'eau tiède, & les tenir en des caues, alors l'artifice fait eclorre, ce que la Nature ne pouuoit; & le mesme entiere,

ment arriue aux metaux. L'or peut apporter fruit, & semence, par le moyen de laquelle il se peut multiplier, mais c'est par l'industrie d'un habile artiste, qui sçait aider & pousser la Nature, autrement s'il vouloit lentement prendre sans la Nature, il erreroit. Car non seulement en ceste science, mais en toutes choses nous ne pouuons rien faire, que ayder la Nature, & ne la pouuons ayder par autre moyen que par le feu, & par la chaleur. Mais d'autant que cela ne se peut faire en un corps metallique congelé à cause que les esprits n'apparoissent point, il faut premierement que le corps soit dissous, & que les pores d'iceluy soient ouuerts, à fin que la Nature puisse operer : Mais à sçauoir mon quelle doit estre ceste resolution ? ie veux icy aduertir le lecteur, que cōbien qu'il y aye plusieurs sortes de dissolutions, lesquelles sont toutes inutiles, qu'il n'y en a neantmoins veritablement que de deux sortes, dōt l'une est, vraye & naturelle, l'autre violente, sous laquelle toutes les autres sont comprises : la naturelle est telle qu'il faut que les pores du corps s'ouurent en nostre eau, à fin que la semence soit poussée dehors cuitte & digeste, & puis mise dans sa matrice. Mais ceste eau, c'est nostre eau celeste, non vulgaire, qui ne mouille

C iij

point les mains , toutesfois est comme de pluye. le corps c'est l'or, qui donne la semence, la Lune est nostre (non pas l'argent vulgaire) qui la reçoit. le tout est puis apres regy par nostre feu continuel, durant l'espace de sept mois, & quelquesfois dix, iusques à ce que nostre eau consume trois & en laisse vn, & ce au double, puis apres elle est nourrice du lait de la terre, ou de la gresse qui naist és mammelles d'icelle, & est regie & conseruée de putrefaction par le sel de Nature, & ainsi est engendré cest enfant de la seconde generation. Venons maintenant de la Theorie à la Praticque.

*De la pratique & confection de la pierre
ou teinture selon l'art.*

TRAICTE' XI.

Nous auôs esté du nostre discours par tous ces chapitres precedens, donnât les choses à entendre par exemples, à fin que plus facilement on peut comprendre la pratique, laquelle en imitant la Nature se doit faire en ceste feçon. *℞.* De nostre terre par vnze degrez, vnze grains, & de nostre or

(non de l'or vulgaire) vn grain, de nostre argent, & nõ de l'argent vulgaire, deux grains, & garde toy bien, te di-je, de prẽdre or ny argent vulgaire, car ils font morts, & n'on aucune vigueur, mais pren les nostres qui font vifs, puis les mets dans nostre feu, & de la se fera vne liqueur seche, car premierement la terre se refoudra en eau, laquelle s'appelle le Mercure des Philosophes, & ceste eau resoult les corps du Soleil & de la Lune, & les consume, de facon qu'il n'en demeure que la dixiesme partie, avec vne part, & voila ce qu'on appelle humide radical. Puis apres ℞. de l'eau de sel nitre, tirẽe de nostre terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde viue, si tu sçais cauer & fouir dans la fosse naifue & naturelle, prens donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans icelle eau tu mettras c'est humide radical; mets le tout au feu de putrefaction & generation, nõ tel toutesfois comme tu a faict en la premiere operation, gouuerne le tout avec grãd artifice & discretion, iusques à ce que les couleurs apparoiſſent cõme vne queuẽ de Paon, gouuerne bien encores vn coup, & qu'il ne t'ennuye point en digerant tousiours iusques à ce que les couleurs cessent, & qu'il n'y en aye qu'une seule qui apparoiſſe, à sçauoir la couleur verde, &

ainsi des autres, & quand tu verras au fonds du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge: ouvre ton vaisseau alors mouille vne plume, & en oingts vn morceau de fer, s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantost, & y mets autant de ceste eau, qu'il y a entré d'air creu. cuis le tout de rechef iusques à ce qu'il teigne. Iusques là est allée mon experience, ie n'ay rien trouué plus outre, ie ne peux que cela. Mais cest eau que ie dis, doit estre le menstruel du monde, de la Sphere de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Ie t'ay voulu descouvrir icy tout, & si quequefois tu entens mon intention, non mes paroles, ou les syllabes, ie t'ay reuelé tout, principalement au premier & second œuure. Mais touchant le feu il nous reste encores quelque chose à dire, le premier feu ou le feu de la premiere operation, est le feu d'un degré continuel, & qui environne la matiere: le second est vn feu naturel, qui digere la matiere & la fige. Or ie te dis la verité, que ie t'ay descouvert le regime du feu, si tu entends la Nature. Il nous faut donc parler du vaisseau, lequel doit estre naturel, & deux suffisent, mais le vaisseau du premier œuure faut qu'il soit rond; & en la seconde œuure

vn peu moins ains longuet cōme vne phiole
ou ouale : Mais en tout & par tout , sçachez
que le feu de Nature est vnique , & s'il y a de
la diuersité, la distance des lieux en est cause.
Comme aussi le vaisseau de Nature est vni-
que, mais nous nous seruons de deux pour
abreger. La matiere est aussi vne , mais de
deux substances. Si tu bandes donc ton es-
prit, & que ce soit ton intention de produire
quelques choses, regarde premierement cel-
les qui sont desia creées, car si tu ne peux ve-
nir à bout de celles cy, qui sont ordinaiement
deuant tes yeux, à grand'peine viendras tu à
bout de celles qui sont encores à naistre , &
que tu desire produire : produis dis-je, car il
faut que tu sçaches que tu ne sçauois rien
creer, cela est le propre de Dieu, mais de ren-
dre apparentes les choses occultes & cachees
à l'ombre, de les rendre dis-je euidentes, &
leur oster leur ombre , cela est quelquefois
permis aux Philosophes qui ont de l'intelli-
gence, & Dieu le leur concède par le mini-
stere de la Nature. Considere vn peu ie te
prie en toy mesme la simple eau de la pluye,
Qui est-ce qui croiroit iamais qu'elle eust &
contint en soy toutes les choses qui sont au
monde, les pierres dures, les fels, l'air, la ter-
re, le feu, puis qu'en euidēce elle n'apparoist

autre chose qu'une simple eau? Que diray-je de la terre? qui contient en soy, eau, feu air, sel, & n'apparoist neantmoins que terre? O admirable Nature! qui sçait par l'eau, produire des fruiçts admirables en la terre, & leur suppediter la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choses se font, & neantmoins les yeux vulgaires ne le voyent pas, mais ce sont les yeux de l'intellect & de l'imagination, qui le voyent d'une veuë tres-veritable: Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs. Côme par exemple, les yeux des hommes communs voyent que le Soleil est chaud: les yeux des Philosophes au contraire, voyent le Soleil estre plus tost froid, mais ses mouvemēts estre chauds. Car ses actions & ses effets sont cogneus par la distance des lieux: le feu de Nature est vn, & mesme avec luy. Car tout ainsi comme le Soleil tient le centre & le milieu entre les Spheres, des Planettes, & que de ce centre du Ciel il espart en bas sa chaleur par son mouvement. Ainsi au centre de la terre est vn Soleil terrestre, qui par son mouvement perpetuel pousse la chaleur ou ses rayons en haut à la superficie de la terre: & sans doute ceste chaleur intrinseque est beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu elementaire

que nous voyons, mais elle est temperée par l'eau sousterrine, qui de iour en iour pene- tre & passe par les pores de la terre en la rafraischissant, & par mesme similitude l'air tempere le Soleil celeste & sa chaleur, l'air dis-je, qui de iour en iour vole à l'entour de la terre, & si cela n'estoit, par ceste chaleur toutes choses seroient consumées, & rien ne naistroit. Mais comme ce feu inuisible, ou ceste chaleur centrale consumerait tout si l'eau n'intercedoit & ne la temperoit, ainsi la chaleur du Soleil destruiroit tout, n'estoit l'air qui interuient au milieu. Mais ie diray maintenant en peu de mots, comme ces Elements agissent entr'eux : Dans le centre de la terre est le Soleil centrique qui par son mouuement ou par le mouuement de son firmament, iette vne grande chaleur qui s'estend iusques à la superficie de la terre. Ceste chaleur cause l'air en ceste façon. La matrice de l'air, c'est l'eau, laquelle engendre des fils de sa Nature, mais dissemblables, & beaucoup plus subtils, car où le passage est denié à l'eau, l'air y entre; puis quand ceste chaleur centrale (laquelle est perpetuelle) agit, elle fait eschauffer & distiller ceste eau, & ainsi ceste eau par la force de la chaleur se change en air, & par ce moyen passe iusques à la super-

ficie de la terre, parce qu'il ne peut souffrir d'este enfermé, où apres qu'il est refroidy, il se resout en eau dans les lieux opposites, cependant il arriue quelquefois que non seulement l'air, mais l'eau aussi passe iusques à la superficie de la terre, comme il apparoist en ces noires bruines qui sont portees par violences iusques en l'air, de quoy ie vous dōneray vn exemple familier. Faites chauffer de l'eau dans vn pot à feu lent, vous verrez s'esleuer petit à petit des vapeurs lentes & douces, à feu plus fort apparoistront des vapeurs plus crasses. Ceste chaleur centrale opere en ceste mesme façon, l'eau la plus subtile est esleuee en l'air, & ce qui est plus crasse & espais tirât sur le sel ou graisse, il le distribue à la terre, d'où naissent choses diuerfes, le reste se change en rochers & en pierres. Quelqu'un pourroit obiecter si la chose estoit ainsi, cela se feroit continuellement, & neantmoins bien souuent on ne sent aucun vent. Ie responds qu'il n'y a point de vent à la verité quand l'eau n'est point ietee violemment dans le vaisseau distillatoire, car peu d'eau excite peu de v̄t. Vous voyez qu'il n'y a pas toujours du tōnerre, encores qu'il pleuue & qu'il vente, mais seulement quand par la force de l'air vne eau trouble est portee par violence

iufques à la sphere du feu : car le feu n'endure point l'eau. Nous en auons vn exemple deuant nos yeux, iettez del'eau froide dās vne fournaife ardante, vous orrez quels tonnerres elle excitera : Mais pourquoy vniformement l'eau n'entre-elle en ces lieux ? la raison est pource qu'il y a plusieurs de tels lieux vagues & concauites, quelquefois vne concauité pouffe hors de foy eau & vents par certains iours ou mois iufques à ce qu'il se face vne repercuffiō d'icelle. Cōme nous voyons en la mer les flots se fuiure plusieurs lieües auant que trouuer qui les repouffe : mais retournons à nostre propos. Je dis donc que le feu ou la chaleur est cause du mouuemēt de l'air, & qu'il est la vie de toutes choses, & la terre est la nourrice, ou le receptacle de tout, mais si ce n'estoit l'eau qui refrigerer la terre, & nostre air, la terre seroit rendüe extrêmement feiche pour deux raisons fufdites, c'est à ſçauoir à cause de la chaleur tant du mouuement centrique que du Soleil celeste. Neantmoins en quelques lieux il arriue que les pores de la terre estans bouchez l'humidité ne peut penetrer, & alors par la correspondance des deux Soleils, celeste & centrique, qui ont entr'eux vne puissance aymanine, il arriue dis-je que la terre s'enflamme à ceste chaleur.

Et ainsi quelque iour le monde perira.

Fay doncques que l'operation en nostre terre soit telle, que la chaleur centrale puisse changer l'eau en air, à fin qu'elle sorte iusques sur la superficie de la terre, & qu'elle respande le reste par les pores de la terre, & alors à l'opposite l'air se changera en eau beaucoup plus subtile que n'estoit la premiere, & cela se fera ainsi, si tu donnes à denoter à nostre veillard, l'or & l'argent à fin qu'il les consume, & que luy en fin mourant soit bruslé, que ses cendres soient esparces dans l'eau, & alors cuit le tout iusques à ce que ce soit assez, & tu auras vne medecine qui guerit la lepre. Aduise au moins que tu ne prenes le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid, mesle les natures ensemble, s'il y a quelque chose de contraire à la Nature, car vne seule chose t'est necessaire, separe la, à fin que la Nature soit semblable à la Nature, fay cela avec le feu, non avec la main, & sçaches que si tu ne suis la Nature tout ton labeur est vain, & ie te iure par le Dieu qui est Sainct, que iet'ay icy dit tout ce que le pere peut dire à son fils. *Qui a des oreilles qu'il oye, & qui a du sens qu'il comprenne.*

De la

De la pierre, & de sa vertu.

TRAICTE' XII.

Nous auons assez amplement discouru aux chapitres precedents de la production des choses naturelles, des Elements, & des matieres, premiere & secóde, des corps, des semences, & en fin de l'usage & vertu d'iceux. I'ay en outre escrit la façon de faire la pierre, mais touchant la vertu d'icelle, j'en reueleray maintenant tout autant que l'experience m'en a monstré, & que la Nature m'en a concedé. Mais à fin que de rechef sommairement & en peu de paroles ie mette par abregé ces douze traictez, & que le lecteur craignant Dieu puisse conceuoir mon intention, la chose en va ainsi. Quant à la verité de l'art, si quelqu'un en doute, qu'il lise les escrits des Anciens verifié par raison & par experience, auxquels, comme dignes de creance, on ne doit faire difficulté d'adiouster foy en leur dire: que si quelqu'un trop opiniastre ne veut croire leurs escrits, alors il se faut tenir à la maxime qui dit que contre celuy qui nie les principes il ne faut iamais

D

disputer : car les sourds & les muets ne peuvent parler. Et ie vous prie quelle prerogative auroient les autres choses vniuersellement qui sont au monde par dessus les metaux. Pourquoi les exclurons-nous seuls de l'vniuerselle benediction que le Createur a donné à toutes choses, incontinent apres la creation du monde, comme les saintes lettres nous tesmoignent & qu'une vaine & imaginaire denegation de semence leur seroit attribuee. Que si nous sommes contrains de confesser qu'ils ont de la semence, qu'est-ce qui est si sot, qu'il ne croye qu'ils peuvent estre multipliez en icelle ? & en la Nature la Phisique est veritable, la Nature l'est aussi, mais rarement il se treuve vn Operateur qui soit vray : Vnique est la Nature, l'art est vniue : mais les Operateurs sont diuers. Or quant à ce que la Nature cree les choses des Elements, elle le fait par le vouloir de Dieu, & ce de la premiere matiere, que Dieu seul sçait & cognoist, mais elle les multiplie par la seconde, que les Philosophes cognoissent. Rien ne se fait au monde sans le vouloir de Dieu, & de la Nature. Car chaque Element à la verité est en sa sphere, mais l'vn ne peut estre sans l'autre, l'vn vit par le moyen de l'autre, & toutes fois conioints en-

semble ils ne s'accordent point, mais l'eau est le plus digne de tous les Elements, pource que c'est la mere de toutes choses, & sur icelle naît l'esprit du feu, par le feu: L'eau est faicte la premiere matiere, c'est à sçavoir par le combat du feu avec l'eau, & ainsi s'engendrent des vents ou vapeurs, apres & faciles à estre congelez avec la terre par l'air crud, qui dès le commencement a esté separé d'icelle, ce qui se faict sans cesse, & par vn mouvement perpetuel; car le feu ou la chaleur n'est point excitee autrement que par le mouvement, ce qui se peut voir manifestement en vn fer, lequel en le limât deuiet aussi chaud que s'il estoit rougy au feu, le mouvement donc cause la chaleur, & esmeut l'eau, & le mouvement de l'eau cause l'air, qui est la vie de toutes choses viuantes. Les choses donc croissent en ceste maniere, comme i'ay dit cy dessus, c'est à sçavoir de l'eau, car de sa vapeur plus subtile, les choses plus subtiles & legeres procedent: mais de son huile, en viennent choses plus belles & excellentes que les premieres. Si donc par vostre opération vous voulez amender Nature, & luy donner vn estre plus parfait & accompli, faictes dissoudre le corps dont vous voulez vous seruir, & ostez luy son terrestre & superflu, la-

D ij

uez le, & le nettoyez bien, mettez les choses cuittes avec les cuittes, les pures avec les pures, & les creuës avec les cruës, selon le poix de Nature, & non pas de la matiere: Car vous devez sçauoir que le sel nitre central ne prend point d'auantage de la terre, qu'il luy en est besoin, pure ou non, mais la graisse ou l'vnctuosité de l'eau se gouuerne & manie d'autre façon, parce que iamais on n'en peut auoir de pure, & se nettoye par double chaleur, & derechef se reünit & conioint.

FIN.

Epilogue, sommaire, & conclusion des douze traictez cy dessus.

AM Y lecteur, i'ay fait, & composé ces douze traictez en faueur de ceux qui ayment ceste science, à fin qu'ils cognoissent les operations que la Nature nous enseigne, auant qu'ils commencent à trauailler: & comme elle produit toutes les choses qui

font au monde à fin qu'ils ne perdent point le temps, & ne vueillent s'efforcer d'entrer dans la porte sans auoir les clefs, parce que celuy se trauuillera en vain, si premier il n'a la cognoissance de la Nature, voulāt mettre la main à l'ouurage; Car en ceste sacree sainte, & venerable science, celuy-la marchera en perpetuelles tenebres qui n'a le Soleil pour flambeau qui luy esclaire, & est enueloppé d'vne obscurité grande, si Phœbe l'autre lampe du monde ne luy fait voir sa lumiere argentine parmy l'obscur de la nuit. La Nature a vne lumiere propre qui n'apparoist pas à nos yeux, l'ombre de la nature n'est autre chose qu'vn corps à nostre veüe, celuy qui est esclaire de ceste belle lumiere naturelle, tous nuages se dissipent & disparaissent de deuant les yeux, il met toutes difficultez souz le pied, toutes choses luy sont claires, presentes & manifestes, & sans empeschement aucun, on peut voir le point de nostre magnesie qui correspond à l'vn & l'autre centre du Soleil & de la terre, car la lumiere de Nature darde ses rayons iusques là & nous fait voir ce qui est là de plus recelé; prenez cecy pour exemple: Que l'on veste de pareils vestemens vn petit garçon & vne fille de mesme aage, mettez les pres l'vn de l'au-

D iij

tre, personne ne pourra recognoistre qui est le male ou la femelle des deux, parce que nostre veüe ne peut penetrer iusques en l'interieur & pour cette occasion nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vray: Mais quand ils sont desaccoustréz & mis à nud, en façon que l'on les puisse voir comme Nature les a formez, l'on recognoist facilement l'un & l'autre en son sexe: Par semblable aussi nostre intellect faict ombre à l'ombre de la Nature, parce que le corps nud en l'homme est l'ombre de la semence de Nature: Tout ainsi donc que le corps humain est couuert de vestemens, ainsi la Nature humaine est couuerte du corps: laquelle Dieu s'est reseruee à couvrir & decouvrir comme il luy plaist. Je pourrois en cest endroit, amplement & Philosophiquement discourir de la dignité de l'homme, de sa creation, & generation: mais ie passeray cela sous silence, veu que ce n'est pas icy le lieu d'en traiter, nous parlerons seulement vn peu de sa vie. L'homme donc créé de la terre, vit de l'air, car dedans l'air, est cachee la viande de la vie, que de nuit nous appellons rosee, & de iour, eau mais eau rareficee, de laquelle l'esprit inuisible congelé est meilleur & plus precieux que toute la terre vniuersel.

le: O sainte & admirable Nature, qui ne permets point aux enfans de la science de faillir, comme tu le demontres de iour en iour, és actions de la vie humaine. Or en ces douze traictez i'ay allegué toutes ces raisons naturelles, à fin que plus facilement le Lecteur craignant Dieu, & desireux de sçauoir, puisse comprendre tout ce que i'ay veu de mes yeux, & que i'ay fait de mes mains propres, sans aucune fraude ny sophistication: Car il est impossible d'attaindre à la perfection de cest art, si ce n'est par vne singuliere reuelation, ou par vne secrette demonstration faite par vn amy. C'est vne chose vile, & tresprecieuse, laquelle ie repeteray icy volontiers encores que ie l'ay descrite quelque fois. & donc de nostre air dix parties de l'or vif, ou de la Lune viue vne partie, & mets le tout dans ton vaisseau, & le cuits avec l'air premierement, à fin qu'il soit eau, & puis non eau, si tu ignores cela, & que tu ne sçaches cuire l'air, sans doute tu failliras, c'est là la vraye matiere des Philosophes. Car tu dois prendre ce qui est, mais qui ne se voit pas iusques à ce qu'il plaise à l'Operateur, c'est l'eau de nostre rosée, de laquelle est tiré le salpêtre des Philosophes, duquel toutes choses croissent & se nourrissent. Sa matrice est le

D. iij

centre du Soleil & de la Lune tant celeste que terrestre, & à fin que ie le die le plus ouuertement, c'est nostre ayman, que par cy deuant i'ay nommé Acier. L'air engendre cest ayman, & cest ayman engendre ou fait apparoitre nostre air. Je t'ay icy sainctement dit la verité, prie Dieu qu'il fauorise ton entreprife, & par ainsi tu auras icy la vraye interpretation des paroles d'Hermes, qui assure que son pere est le Soleil & la Lune sa mere, que le vent l'a porté dans son ventre, à sçauoir le sel Alcali, que les Philosophes ont nommé sel Armoniac & vegetable, caché dans le ventre de la magnésie. Son operation est telle: Il faut que tu dissolues l'air congelé, dans lequel tu dissoudras la dixieme partie d'or sigille cela, & traueille avec nostre feu iusques à ce que l'air se change en poudre, & alors apparoiſtront plusieurs couleurs. L'eusse décrit l'entiere procedure en ces traictez, mais d'autant qu'elle est assez au long expliquée dans les Liures de Raymond Lulle & des autres anciens Philosophes, ie n'ay voulu traicter que la premiere & seconde matiere, ce que i'ay fait franchement & à cœur ouuert, & ne pense pas qu'il y aye homme au monde qui l'aye fait mieux que moy: car ce que ie dis, ie le

dis non pour l'auoir leu dans les Autheurs, mais pour l'auoir fait de mes propres mains. Parquoy si tu ne m'entens, ou que tu ne veuilles croire la verité, n'accuse point mon liure, mais toy-mesme, & croy que Dieu ne te veut point reueler ce secret, prie le dōcassiduellement, & relis plusieurs fois mon liure, principalement l'Epilogue de ces douze traictez, en considerant tousiours la possibilité de la Nature, & les actions des Elements, & lequel est la principale entrée en iceux, mais sur tout en la rarefaction de l'eau ou de l'air, car les cieux ont ainsi esté créez & tout le monde, & ie t'ay bien voulu dire cela, comme le pere à son fils. Ne t'esmerueille point au reste de ce que i'ay escrit tant de traictez, ce n'a pas esté pour moy, car ie n'ay point besoin de liures, mais pour aduertir plusieurs qui trauaillent en vain, & despensent vainement leurs moyens: & si en outre i'eusse bien peu comprendre le tout en peu de lignes, voire en peu de mots; mais ie t'ay voulu conduire par raisons & par exemples à la cognoissance de la Nature, à fin que deuant toutes choses tu sceusses ce que tu deuois chercher, ou la premiere ou la seconde matiere, & que la Nature te fust ouuerte & cogneuë & sa lumiere & son ombre, & ne te

faiches point si tu trouues quelquesfois des contrarietez en mon liure, selõ la coustume generale de tous les Philosophes, tu en as besoin, & à fin que tu l'entendes, la rose ne se trouue point sans espines, espluches diligemment ce que i'ay dit cy dessus, à sçauoir comment les Elements distillent au centre de la terre, l'umide radical, & comme le Soleil terrestre & centrique le repousse & sublime par son mouuement continuel iusques à la superficie de la terre. I'ay dit encores que le Soleil celeste a certaine correspondance avec le Soleil centrique, car le Soleil celeste & la Lune ont vne particuliere force de distiller sur la terre par leurs rayons, car la chaleur facilement se ioint à la chaleur, & comme le Soleil centrique à sa mere, & vne eau cruë perceptible, ainsi le Soleil celeste à sa mere & vne eau subtile & perceptible, en la superficie de la terre, les rayons se ioignent aux rayons & produisent les fleurs & toutes choses. C'est pourquoy quand il pleut la pluye prend de l'air vne certaine force de vie, & la conioint avec le sel nitre de la terre (lequel est tout de mesme que le tartre calciné qui par sa siccité attire l'air à soy & le refout en eau) & ce sel nitre de la terre a vne mesme force d'attirer l'air, car il a esté air luy.

mesme, & est conioint avec la graisse de la terre, & tant plus les rayons du Soleil sont forts, copieux, & en plus grande abondance, tant plus grande quantité de sel nitre se fait, & par consequent plus grande quantité de froment vient a croistre sur la terre, ce que nous enseigne l'experience de iour en iour. J'ay bien voulu déclarer au long la correspondance que toutes les causes ont entre elles, & la force du Soleil, de la Lune & des Estoilles, & ce à cause des ignorans: car ceux qui sçavent, n'ont besoin d'instruction, car nostre subiect est deuant les yeux de tout le monde & ne se cognoist pas. O nostre Ciel, ô nostre eau, ô Mercure nostre, ô sel nitre nostre, qui repaires dans la Mer du monde, ô vegetable, ô soulfhre fixe & volatil, ô fesses ou teste de mort de nostre mer: Eau qui ne mouille point, sans laquelle personne au monde ne peut viure, & sans laquelle il ne s'engendre & ne paroist rien en toute la terre; voila les epithetes de L'oiseau d'Hermes qui ne repose iamais, elle est de vil prix, & personne ne s'en peut passer, par ainsi tu la cognois, tu as la chose la plus precieuse qui soit en tout le monde, laquelle ie te dis ouvertement n'estre autre chose que nostre eau pontique, laquelle se congele dans le So-

leil & la Lune, & se tire neantmoins du Soleil & de la Lune, par l'artifice de nostre Acier, & par vne façon esmerueillable & Philosophique, si elle est conduite par vn sage fils de la science. Je n'auois à la verité aucune enuie de publier ce liure, par les raisons que i'ay recitees en la Preface, toutesfois le desir que i'ay de satisfaire & profiter aux esprits ingenuës & vrays Philosophes, m'a vaincu à fin que ie monstasse vne bonne volonté à ceux qui me cognoissent, & que ie manifestasse à ceux qui scauent la science que ie suis leur compagnon & pareil, & que ie desire auoir leur cognoissance, ie ne doute point qu'il n'y aye plusieurs gens de bien & de bonne conscience qui possedēt secretement ce grand don de Dieu, ie les prie & coniure qu'ils ayent en singuliere recommandation le silence d'Arpocrates, & qu'ils se facent sages & aduisez par mon exemple: car toutesfois & quantes que ie me suis voulu declarer aux grands, cela m'a tousiours esté ou nuisible ou dommageable. Tellement que par cest escrit ie me manifeste aux fils de la science: & par mesme moyen i'instruis les ignorans. Car il faut que les heritiers de la science croyent qu'ils n'aurōt iamais meilleure voye pour trauailler que celle que ie leur ay icy

monstree: car ouuertement i'ay dit tout ce qu'il y a, principalement de l'extraction de nostre sel Armoniac, ou Mercure Philosophique, tiré des entrailles de nostre eau pontique, & si ie n'ay pas bien apertement reuelé l'usage d'icelle, c'est ce que ie n'ay pas eu licence du Maistre de la Nature de parler plus outre: car Dieu seul doit reueler cela, qui cognoist les cœurs & les esprits des hommes, lequel pourra ouurir l'entendement à celuy qui le priera diligemment, & lira plusieurs fois ce petit traité. Le vaisseau comme i'ay dit est vnique, depuis le commencement iusques à la fin ou au plus deux: Le feu soit continuèl en l'vn & l'autre ouurage, à raison dequoy ceux qui faillent: qu'ils lisent les 10. & 11. traitez: Car si tu travailles en la tierce matiere tu ne feras rien. Et sçais-tu ceux qui travaillent en ceste tierce matiere ce sont ceux qui laissant nostre Sel vnique qui est le vray Mercure, s'amusent à travailler sur les herbes, pierres, animaux minieres, &c. Car excepté nostre Soleil & Lune, qui sont couuers de la Sphere de Saturne, il n'y a rien de veritable, & qui desire venir à la fin desirée, qu'il sçache la conuersion des Elements, qu'il sçache faire pondereux ce qui de soy est leger, qu'il sçache faire que ce qui est de soy

esprit ne le soit plus: car alors il ne travaille.
ra point en chose estrange: le feu est le regi-
me de tout, & tout ce qui se fait en cet art, se
fait par le feu, & non autrement, comme
nous auons dit cy dessus suffisamment.
Adieu beneuole lecteur, & iouys longue-
ment de ces miens labeurs que i'ay confir-
mez par experience, iouys en, di-je à la gloire
de Dieu, au salut de ton ame, & au profit de
ton prochain.

Enigme Philosophique du mesme

Auteur.

JE vous ay desia descouvert & manifesté, &
enfants de verité, tout ce qui dependoit de
la source de la fontaine vniuerselle, si bien
qu'il ne me reste plus rien à dire, car en mes
precedents traictez, i'ay expliqué suffisam-
ment par exemple; ce qui est de la Nature,
i'ay declaré la Theorique & Practique tout
autant qu'il m'a esté possible & permis. Mais
à fin que personne ne se puisse plaindre que
i'ay escrit trop laconiquement, & que i'aye
obmis quelque chose pour ma briefueté, ie
vous descriray encores tout au long l'œuure
entiere, mais enigmatiquement, à fin que

vous iugiez iusques où ie suis paruenü par la permission de Dieu. Il y a vne infinité de liures escrits de cest art, mais à grand' peine trouueriez-vous en pas vn la verité si clairement expliquée, ce que i'ay bien voulu faire, d'autant que i'ay plusieurs fois conféré avec plusieurs qui pensoient bien entendre les escrits des Philosophes, mais i'ay bien cogneu par leurs paroles qu'ils les interpretoient beaucoup plus subtilement que la Nature ne requiert, car elle est simple, & mes paroles veritables, toutesfois, leur sembloient trop viles & trop basses, pour leur esprit, qui ne conceuoit que des choses hautes, mesmes il m'est arriué que i'ay déclaré la science de mot à mot, à quelques-vns, qui n'ont iamais peu rien faire, pource qu'ils ne croyoient pas qu'il y eust de l'eau dans nostre Mer, & vouloient neantmoins estre appelez Philosophes. Puisque donc ces gens là n'ont peu entendre mes paroles proferees sans Enigme ny obscurité, ie ne crains point, comme les Anciens ont crainc anciennement, que personne le puisse si facilement entendre, c'est vn don de Dieu aussi. La verité est bien, que si en ceste sciēce il estoit requis vne subtilité d'esprit, & que la chose fust telle qu'elle peust estre apperceuë par les yeux du vul-

gair. l'ay rencōtré de beau esprits & ames propres pour rechercher telles choses, mais ie vous dy que vous soyez simples & non point trop prudens, iusques à ce que vous ayez le secret, car alors que vous l'aurez, necessairemēt la prudence vous accompagnera, & pourrez aussi facilement composer vne infinité de liures, car cela est bien plus facile à celuy qui est au centre, & voit la chose, que celuy qui marche sur la circonference, & n'a rien que l'ouye, vous auez la seconde matiere de toutes choses clairement descrite, mais ie vous aduertty, que si vous voulez paruenir à ce secret, qu'il vous faut sur tout prier Dieu, puis aymer vostre prochain, & en fin n'aller point imaginer des choses si subtiles, desquelles la Nature ne sçait rien, mais demeurez en la simple voye d'icelle, car en la simplicité vous pourrez mieux toucher la chose, que la voir parmy tant de subtilitez. Ne vous amusez point aux syllabes, en lisant mes escrits, mais considerez tousiours la Nature, & ce qu'elle peut: & deuant que commencer l'œuure, imaginez-vous bien ce que vous cherchez, & quel est le but de vostre intention, car il vaut mieux l'apprendre premierement par imagination qu'à ses despens. Ie vous dis encores qu'il vous faut trouuer

vn e

vne chose qui est occulte, delaquelle par vn
 grand artifice se tire vne eau, laquelle sans
 violence & sans bruit, dissout l'or, voire mes-
 mes aussi doucement & naturellement que
 l'eau chaude dissout & liquefie la glace. Si
 vous auez trouué cela vous auez la chose de
 laquelle l'or a esté produit, & combien que
 les metaux & toutes les choses du monde
 ayent leur origine d'icelle: il n'y a rien tou-
 tesfois qui luy soit si amy que l'or, d'autant
 qu'il est le plus pur de toutes choses, & par
 ainsi ie conclus que si vous ne voulez vous
 rendre sages par mes admonitions, vous
 m'ayez pour excusé, qui ne desire que vous
 profiter, iel'ay fait fidellemēt tant qu'il m'a
 esté concedé, & comme vn homme de bon-
 ne conscience, si vous demandez qui ie suis,
 ie suis, Citoyen du monde, si vous me co-
 gnoissez, & que vous soyez gens d'honneur,
 vous vous raiserez, si vous ne me cognoissez
 point ne vous en enquestez pas plus auant,
 car iamais à hōme viuant ie n'en declareray
 plus qu'il est porté par cest escript public,
 croyez moy, que si ie n'estois de telle condi-
 tion que ie suis, ie n'aurois rien de plus agrea-
 ble que la vie solitaire, ou de demeurer dans
 vn tonneau comme vn autre Diogenes: car
 ie voy que tout ce qu'il y a au mōde n'est que

E

vanité: la fraude & l'avarice font en regne; toutes choses se vendent, & en fin la malice a surmonté la vertu, ie voy deuant mes yeux la felicité de la vie future, de cela ie me refioüis, ie ne m'esmerueille plus de ce que les Philosophes anciens apres qu'ils auoient ceste excellente medecine, ne se soucient point d'abreger leurs iours, la vie future est deuant les yeux d'un vray Philosophe, comme la face dans un miroir quand tu te regardes, que si Dieu te donne la fin desirée, tu me croiras & ne te reueleras point au monde.

S'ensuit la parabole ou Enigme Philosophique, adiousté de surplus.

Larriua vne fois que nauigeant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, ie fus ietté par le vouloir de Dieu au bord d'une certaine grande Mer: Et combien que i'eusse cognoissance entiere des aduenüs & proprietéz de ceste Mer, toutesfois i'ignorois si en ces quartiers là on pouuoit trouuer ce petit poisson nommé Echeneis: que tant de personnes, grandes & petites ont recherché iusques au iour present avec tant de sollici-

rude. Mais cependant que ie regarde çà & là les Molosines nageantes avec les Nymphes, ie me laisse emporter au sommeil, fatigué que i'estois de mes labeurs precedents & abbatu tant par la varieté de mes cogitations, que par le doux murmure de l'eau. Comme donc ie dormois ainsi doucement, il m'arriue vne vision merueilleuse, car ie vis sortir de nostre Mer le vieillard Neptune d'une apparence venerable, & armé de son Trident, lequel apres vne amiable salutation me meine en vne Isle tres-agreable. Ceste belle Isle estoit situee du costé du Midy, & tres-abondante de toutes choses necessaires pour la vie & pour les delices de l'homme: Les champs Elisiens tant vantez par Virgile ne sont rien au prix. Tout le riuage de l'Isle estoit enuironné de Myrtes, de Cypres, & de Rosmarin. Les Prez herbus, tapissez de diuerses couleurs resioüissoient la veüe de leur varieté, & remplissoient le nez d'une odeur tres-suaue. Les collines estoient pleines de Vignes, d'Oliuiers, & de Cedres. Les forests n'estoient que d'Orangers, & Citronniers, les chemins publics fournissoient d'une gracieuse ombre aux passans, estans plantez de costé & d'autre d'une infinité de Lauriers & Grenadiers, entretissus & enlacez

E ij

par vn bel artifice, & pour le dire en vn mot, tout ce qui se peut dire & desirer au monde se trouuoit là. Or en nous promenant Neptune me monstra dans ceste Isle deux mines d'or & d'acier, cachees sous vne roche; gueres loin de là, il me meine dans vn Pré, au milieu duquel estoit vn Iardin plein de mille beaux arbres diuers, & dignes d'estre regardez, & entre plusieurs de ces arbres il m'en monstra sept, chacun ayant son nom, & entre les sept i'en remarquay deux principaux & plus euminents que les autres, desquels l'vn portoit le fruit tres-clair, & reluisant comme le Soleil, & ses feuilles estoient comme or, l'autre portoit son fruit plus blanc que le lys, & ses feuilles estoient comme fin argent, & Neptune les nommoit l'vn arbre Solaire, & l'autre arbre Lunaire. Mais encores que toutes choses se trouuassent à souhait dans ceste Isle, vne chose toutesfois y manquoit, on ne pouuoit y auoir de l'eau qu'avec grande difficulté. Il y en auoit plusieurs qui vouloient y en faire conduire par canaux, d'autres qui en tiroient de diuerses choses, mais tout leur labeur estoit en vain: car en ce lieu là on n'en pouuoit auoir, que si on en auoit, elle estoit inutile & veneneuse, sinon qu'elle fust tiree des rayons du Soleil & de la

Lune, ce que peu de gens ont peu faire, que si quelques-vns ont eu la fortune propice en cecy, ils n'en n'ont iamais peu tirer que les dix parties: car ceste eau estoit de telle façon admirable, qu'elle surpassoit la neige en blancheur, & croy moy que i'ay veu & touché, ce que ie dis, & en la contemplant ie me suis bien esmerueillé. Cependant que ceste cōtemplation occupe tous mes sens, & commence desia à me fatiguer, Neptune s'esuanouït, & m'apparut en sa place vn grand homme, au front duquel estoit escrit le nom de Saturne. Celuy cy prenant le vase puisa les dix parties de ceste eau, & incōtinent il print du fruit de l'arbre Solaire, & le mit dans ceste eau, & ie vis ce fruit qui se consumoit dans ceste eau cōme la glace se refout dans l'eau chaude, & ie luy demanday, Seigneur, ie voy icy vne chose merueilleuse, ceste eau est presque de rien, & neantmoins ie voy que le fruit de cest arbre se refout si doucement en icelle, à quoy sert tout cela? Il me respondit gracieusement: Il est bien vray, mon fils, que c'est vne chose esmerueillable, mais il faut qu'il soit ainsi. Car ceste eau est l'eau de vie qui a puissance de meliorer les fruits de cest arbre, de façon qu'il ne sera plus besoin d'en planter, ny anter: car elle pourra par sa

E iij

seule odeur rendre les autres six arbres semblables à soy. En outre ceste eau est à ce fruit comme la femme à l'homme, car le fruit de cest arbre ne peut se pourrir ailleurs qu'en cest eau. Et combien que le fruit soit vne chose precieuse & admirable, toutesfois s'il se pourrit dans cest eau, il s'engendre par ceste putrefaction la Salamandre perseuerante au feu, le sang de laquelle est plus precieux que tous les thresors du monde. Ayant faculté de rendre fertiles les six arbres que tu vois, & rendre leurs fruits plus doux que le miel. Et ieluy demaday: Seigneur, comment se fait cela? Le r'ay dit cy deuant (me dit-il) que les fruits de l'arbre Solaire sont vifs, sont doux, mais au lieu que maintenāt vn seul peut estre saoulé d'iceluy, apres qu'ils a cuit dans ceste eau on en peut saouler mille. Et puis ie luy ay demandé, faut-il faire ceste cuisson à grand feu & long temps. Il me respond, que ceste eau auoit vn feu intrinseque, lequel s'il est aydé par vne chaleur continuelle il brusle trois parties de son corps, & n'en demeurera qu'vne si petite partie, qu'a grand' peine la pourroit-on imaginer. Mais en somme la cuisson se fait par l'experte industrie du Maistre, & ce par l'espace de sept mois premierement, & puis dix: Mais cependāt apparroissent plu-

siuers choses diuerses, & tousiours le cinquantesme iour apres le commencement plus ou moins. Et ie l'ay encores interrogé, Seigneur ce fruit peut-il estre cuit dās quelques autres eaux, ou bien ne luy adiouste-on rien? Il me respond, il ny a que ceste seule eau qui soit vtile en tout ce pays & en toute ceste Isle, nulle autre eau ne peut penetrer les pores de ceste pomme, & sçaches que l'arbre Solaire est sorti de ceste eau, laquelle est tiree des rayons du Soleil & de la Lune, par la force de nostre aymant. C'est pourquoy ils ont ensemble vne si grande sympathie & correspondance, que si on adioustoit quelque chose d'estrange il ne pourroit faire ce qu'il fait de soy-mesme. Il la faut donc laisser seule & ne luy rien adiouster que ceste pomme. Car apres la decoction, c'est vn fruit eternal & immortel ayant vie & sang, parce que le sang fait que les autres arbres steriles portent mesme fruit & de mesme nature que la pomme. Je luy demāday en outre, Seigneur, ceste eau est elle tout par tout, & se peut elle tirer en autre façon? il me respond, elle est en tout lieu, & personne du monde ne peut viure sans elle, Elle se tire par vn esmeruillable moyen, mais celuy est le meilleur qui se fait par la force de nostre Acier, lequel se

E iij

trouue au ventre d'Aries: Et ie luy dis, à quoy sert cela: il respond, deuant sa decoction c'est vn tres-grand venin, mais apres vne cuisson conuenable c'est vne souueraine medecine: Et alors il donne 29. grains de sang, desquels chaque grain te fournira huit cents soixante-quatre, du fruit de l'arbre Solaire. Je luy demanday. Ne se peut-il pas meliorer plus outre? Tesmoin l'escriture Philosophique, dit-il, il peut estre exalte premierement iusques à dix, puis iusque à cent, à mille, voire iusques à dix mille: l'insistois, Je vous prie, Seigneur, dites moy si plusieurs cognoissent ceste eau, & a elle vn nom propre. Il se print à crier, peu de gens l'ont cogneuë, mais tous l'ont veuë, la voyent, & l'ayment. Elle a non seulement vn nom, mais plusieurs & diuers. Mais le vray nom propre qu'elle a, c'est qu'elle se nomme l'eau de nostre mer. L'eau de vie qui ne mouille point les mains. Je luy demanday encores. D'autres personnes que les Philosophes en vsent-ils à autres choses? Toute creature, dit-il, en vse, mais inuisiblement. Naist-il quelque chose en icelle, luy dis-je. D'icelle se font toutes les choses du monde, me dit-il, & viuent en icelle, mais à la verité dans elle il n'y a rien, sinon que c'est vne chose qui se mesle avec toutes les choses

du monde, ie luy demanday, est-elle vtille sās le fruct de cest arbre? A cela il me dit, elle est à la verité inutile en cest œuure : car elle n'est ameliorée qu'avec le seul fruct de cest arbre Solaire. Et alors ie commençay à le prier. Seigneur, ie vous prie, nommez-la moy si clairement & ouuertement que ie n'en puisse douter. Mais luy en esleuant sa voix, il cria si fort, qu'il m'esueilla, qui fut occasiō que ie ne peus luy demander rien d'auantage, & il ne me voulut rien declarer d'auantage : & moy aussi ie ne t'en peux dire plus. Contente toy de ce que ie t'ay dit, car il n'est pas possible de parler plus clairement. Et si tu ne comprends ce que ie t'ay dit, jamais tu n'entendras les liures des Philosophes. Apres le subit & inesperé depart de Saturne, vn nouveau sommeil m'a surpris, & derechef Neptune m'apparut en forme visible. Et me felicitant de cest heureuse rencontre dans les iardins des Hesperides me monstra vn Miroir dans lequel i'ay veu toute la Nature à descouuert. Apres plusieurs discours de costé & d'autre, ie le remerciay de ses bien-faits, de ce que par son moyen ie suis entré non seulement en cest agreable Iardin, mais i'ay encores eul'honneur de deuifer avec Saturne, ce que j'auois desiré il y a long temps,

Mais d'autant qu'il me restoit encores quelques difficultez à soudre & desquelles ie n'auois peu estre esclaircy à cause de l'inesperé depart de Saturne, ie l'ay prié instamment de m'oster en ceste desirée accasion, le scrupule auquel i'estois, Et luy parlay en ceste façon: Seigneur, i'ay leu les liures des Philosophes qui afferment vnanimement que toute generatiõ se faiçt par masse & femelle, & neantmoins selon le songe que i'ay veu, Saturne ne mettoit dans nostre Mercure que le fruit de l'arbre Solaire, i'estime que comme Seigneur de la Mer, que vous sçauéz bien cela, ie vous prie de m'en reloudre. Il est vray mon fils, dit-il, que toute generation se faiçt au masse & femelle, mais à cause de la distraction des trois regnes de Nature, vn animal à quatre pied n'aist d'une façon & vn ver d'une autre. Car encores que les vers ayent yeux, veüe, ouye, & les autres sens, toutesfois ils naissent de putrefaction & le lieu d'iceux ou la terre où ils se pourrissent est la femelle. De mesme en l'œuure Philosophique, la mere de ceste chose est ceste eau que nous auõs tant de fois repetee, & tout ce qui naist de celle, à la mode des vers, naist par putrefaction. C'est pourquoy les Philosophes ont crée le Phœnix & la Salemandre. Car s'il se

faisoit par la conception de deux choses, ce seroit vne chose subiette à la mort, mais d'aurant qu'il se reuiuifie soy. mesme le corps premier estant corrompu, il en reüssit vn autre incorruptible. Car la mort des choses n'est rien plus que la separation du composé. Ce qui faict en ce Phœnix, qui se separe luy-mesme de son corps corruptible. Puis ie luy demanday encore, Seigneur, ya il en ceste ceure choses diuerses ou composition de plusieurs choses? il n'y a qu'une seule & vniue chose, dit-il, à laquelle on n'adiousterien sinon l'eau Philosophique, qui t'a esté manifestee en ton songe, laquelle doit estre dix fois autant pesant que le corps, & croy, mon fils, fermement & constamment que tout ce qui t'a esté reuelé par songe en ceste Isle selon la coustume de la region, n'estre nullement songe, mais la pure verité, laquelle te pourra estre descouuerte par l'assistance de Dieu, & l'experience, vray maistresse de toutes choses. Et comme ie voulois m'enquerir plus outre, apres m'auoir dit adieu, il me laissa sans responce & resueillé dans la desiree region d'Eutopie. Et à toy aussi (amy Lecteur) te soit assez dit. Adieu.

Au seul Trium loüange & gloire.

Au Lecteur Benevole.

NEt'enqueste point, ie te prie, amy Lecteur, qui est l'auteur de ce petit traité. Et moy aussi qui ie fois, il n'est point de besoin que tu le sçaches, Croy seulement pour assuré que l'Autheur de ce petit Opuscule tient en sa possession, & a fait la pierre des Philosophes. Et y ayant entre luy & moy vne sincere & mutuelle bien-veillance iel'ay prié de m'expliquer les trois principes, Mercure, Soulfre, & Sel, & s'il faut chercher la dite pierre des Philosophes en ceux que nous voyons & qui sont communs, ou s'il y en a d'autres, qu'il me declarast cela en paroles tres-claires, & vn stile non broüillé. Ce que m'ayant esté par luy promis, & que i'eus transcrit ce present traité à la desrobee, ie me suis persuadé que le faisant imprimer, bien que contre le gré del'Autheur, qui est du tout hors d'ambition, les vrays amateurs de la Philosophie m'en sçauroient bon gré, car ie m'assure que l'ayant leu, ils se donneront mieux garde des imposteurs, & feront moins de perte de temps, d'argent, d'honneur, & de bonne renommée. Que si i'apper-

çoy que les gens de bien & vrayz Philosophes (car ie deteste vn tas de vulgaires Alchymistes) mesçachent bon gré de ma bonne volonté, ie tafcheray de tirer de l'Authœur les autres deux principes & plusieurs autres choses. Cependant iouys de celuy-cy, Adieu.

FIN.

*Dialogue de Mercure, de l'Alchymiste,
& de Nature.*

IL aduint en vn certain tēps que plusieurs Alchymistes firent vne assemblée, pour consulter & resoudre ensemblément comme ils pourroient faire la pierre Philosophale, & la preparer comme il faut, & ordonnerent entre-eux qu'vn chacun dist son opinion par ordre, & selon ce qui luy en sembleroit. Or est il que ce concert & assemblée se fit au milieu d'vn beau Pré, à Ciel ouuert, & en vn iour beau, & serain. Estans donc là assemblez, plusieurs d'entre eux furent d'aduis que le Mercure estoit la premiere matiere de la pierre, les autres disoient que c'estoit

le Soulfhre, & les autres autre chose. Neantmoins ceux qui opinoient pour le Mercure estoit la plus forte, & emportoit presque le dessus. & se fondoient sur le dire des Philosophes, qui crient incessamment, nostre Mercure, nostre Mercure, donnans occasion de croire qu'ils le tiennent pour la premiere matiere de la pierre. Comme donc ils alterquoient ainsi ensemblement, se trouuans à faire croire chacun son opinion estre la meilleure, & attendans avec desir, ioye & impatience, la conclusion de leurs discours, il s'esleua vne grande tempeste, avec orages, gresles, & vents espouuantables, & extraordinaires, qui separerent ceste belle Congregation renuoyant les vns & les autres en diuerses Prouinces, sans auoir fait aucune resolution par ensemble. Vn chacun donc d'iceux estant chez soy, a recommencé ses labours comme ils auoient accoustumé, cherchant la pierre des Philosophes, qui en vne chose, qui en vne autre, ce qui se continuë encores iusques au iourd'huy sans cesse & sans repos. Or vn d'iceux Philosophes, qui s'estoit trouué en ceste compagnie, se ressouenant que plusieurs notables personnes d'icelle, estoient d'opinion qu'il falloit chercher la pierre des Philosophes au Mercure, dit en soy mesme en

cores qu'il n'y ait eu rien d'arresté & de conclu en nos discours, & qu'on n'aye fait aucune conclusion, si est-ce que ie trauailleray sur le Mercure, quoy qu'on en dise, & quand i'auray fait ceste benoiste pierre, alors la conclusion sera faicte, car ie vous aduertis que c'estoit vn homme qui parloit tousiours avec foy-mesme comme font les Alchymistes. Il commença donc à lire les liures des Philosophes, & entre-autres il tomba sur la lecture d'un liure d'Alain, qui traite du Mercure, & par la lecture de ce beau liure, ce Monsieur le Philosophe deuint Alchymiste, mais Alchymiste sans conclusion. Il prend donc le Mercure, & se met à trauailler dessus. Pour le faire court, il le met dans vn vaisseau, & le feu dessous, le Mercure comme il a accoustumé s'enuole, & se resout en air. Mon pauvre Alchymiste, qui ignoroit la Nature du Mercure, commença à battre sa femme, bien & beau, luy reprochant qu'elle luy auoit desrobé son Mercure, car personne, ce disoit-il, ne pouuoit estre entré là dedans qu'elle seule. Ceste pauvre femme innocente, ne peut faire autre chose que s'excuser en pleurant, puis luy dit tout bas entre ses dents, Que Diable feras-tu de cela, dit pauvre badin, de la merde?

Mon Alchymiste prend derechef du Mercure, & le met dans vn vaisseau, & de crainte que sa femme ne le luy derobast, il le gardoit luy-mesme, mais le Mercure à son accoustumee s'enuole aussi bien ceste fois cōme l'autre. Mais l'Alchymiste en lieu d'estre fasché de la fuite de son Mercure, s'en resiouyt grandement, pource qu'il se ressouuint qu'il auoit leu que la premiere matiere de la pierre deuoit estre volatile. Et partant il se persuada, & creut entierement, que de formais il ne pouuoit plus faillir, tant qu'il traueilleroit sur ceste matiere, & deslors il commença à traiter hardyment le Mercure apprint à le sublimer, apprint à le calciner d'admirable façon, tantost par les Sels, tantost par le Soulphre, puis le mesloit tantost avec les metaux, tantost avec des minieres, puis avec du sang, puis avec des cheueux, puis le maceroit avec les eaux forts, avec des ius d'herbes, avec de l'vrine, avec du vinaigre, mais le pauvre bon-homme n'a peu rien trouuer qui reüssit à son intention, ny qui le contentast, encores qu'il n'eust rien laissé en tout le monde avec quoy il n'eust essayé de coaguler, & fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'auoit rien faict, & qu'il ne pouuoit rien faire, reduit presque au desespoir il

com-

Commença à songer, & se ressouuint d'auoir
leu dans les Autheurs que la matiere estoit
de si vil prix qu'elle se trouuoit dans les fu-
miers, & dans les retraits, si bien qu'il recom-
mença à traualier de plus belle, & mesler ce
pauvre Mercure, avec toutes sortes de fien-
tes, tant humaines que d'autres animaux,
tantost separément, tantost toutes ensen-
ble. En fin apres auoir bien peiné, sué, & tra-
caillé, apres auoir bien tourmenté le Mercu-
re, & s'estre bien tourmenté soy-mesme, il
s'endormit pleins de diuers pensemes, & agi-
té de diuerses cogitations. Or en songe il luy
apparut vne vision, c'est qu'il arriua vers luy
vn bon vieillard, qui le salua, & luy dit fami-
lierement. Mon amy de quoy vous contri-
stez vous? Auquel il répondit, Monsieur, ie
voudrois volontiers faire la pierre Philoso-
phale. Le vieillard luy replique, ouy mon
amy; voila vn bon souhait, mais ce n'est pas
tout, avecques quoy la voulez vous faire la
pierre des Philosophes? *L'alchymiste.* Avec le
Mercure, Monsieur. *Le vieillard.* Mais avec-
ques quel Mercure. *L'alchym.* Ha! Monsieur,
pourquoy me demandez vous avecques
quel Mercure, car il n'y en a qu'vn. *Le vieil.* Il
est vray, mon amy, qu'il n'y a qu'vn Mercu-
re, mais diuersifié par les diuers lieux où il se

F

trouue, & tousiours vne partie plus pure que l'autre, L'Alch. O Monsieur, ie lçay tres-bien comme il le faut purger, & nettoyer, avec le sel & le vinaigre, avec le nitre, & le vitriol. Le vieill. Et moy ie vous dis & vous declare mon bon amy, que ceste purgation ne vaut rien, & n'est point la vraye, & que ce Mercure là ne vaut rien, & n'est point le vray. Vrayment les hommes sages & vrayz Philosophes ont bien vn autre Mercure, & vn autre purgation, & apres auoir dit cela, il s'euanoût, & n'apparut plus. Mon pauure Alchymiste resueillé qu'il fut, ayant perdu & son songe, & son sommeil, se print à penser profondément quelle pouuoit estre ceste vision, & quel pouuoit estre ce Mercure des Philosophes, mais il ne peut rien excogiter, que ce Mercure vulgaire; & disoit en soy mesme; O mon Dieu, si i'eusse peu parler plus long temps avec ce bon vieillard, sans doute i'eusse descouuert quelque chose. Il recommença donc encores ses labeurs, ie dis ses sales labeurs, broüillant tousiours son Mercure avec de la merde, tantost de la sienne propre, tantost d'enfans ou d'autres animaux, & ne manquoit point de venir tous les iours vne fois au lieu où il auoit veu ceste vision, pour essayer s'il pourroit point enco-

res parler avec son vieillard , & là quelques fois il faisoit semblant de dormir , & fermoit les yeux en l'attendant, mais comme le vieillard ne venoit point, il estima qu'il eust peur. & qu'il ne creust pas qu'il dormist, & commença à iurer, monsieur, monsieur le Vieillard, n'ayez point de peur, ma foy ie dors, regardez plustost à mes yeux, si vous ne me voulez croire; voila-t'il pas vn sage personnage. En fin ce miserable Alchymiste apres rant de labeurs, & la perte & consommation de tous ses biens, s'en alloit petit à petit perdre l'entendement, songeant tousiours à son Vieillard, si bien qu'un iour entre autres, à cause de ceste grande & forte imagination, il s'endormit, & en sôge il luy apparut vn fantosme en la forme de ce Vieillard, qui luy dit: Ne perdez point courage, mon amy, ne perdez point courage, vostre mercure est bon, & vostre matiere aussi est bonne, mais si ce meschant ne vous veut obeyr, coniurez le. Quoy, vous estonnez-vous de cela? He! n'a-t'on pas accoustumé de coniurer les serpens, pourquoy ne coniurera-on pas aussi bien le mercure? Et ayât dit cela, le fantosme s'en voulut aller, mais l'Alchymiste pensant l'arrester, s'escria si fort, Ha! Monsieur attendez, qu'il s'esueilla foy mesme & perdit pat

F ij

ce moyen & son songe, & son esperance, tantmoins il fut bien consolé de l'aduertissement que luy auoit donné le fantosme. Il prend donc vn vaisseau plein de Mercure, & commence à le conjurer de terrible façon, comme luy auoit enseigné le fantosme en son sommeil, & se ressouuenât qu'il luy auoit dit qu'on conjuroit bien les Serpēs, il s'imagina qu'il le falloit conjurer tout de mesme que les Serpens. Qu'ainsi ne soit, disoit-il, ne peint-on pas le Mercure avec des serpens entortillez en vne verge. Il prend donc son vaisseau plein de Mercure, & commence à dire, Vx. Vx. Os. Tas, &c. Et là où la conjuration porte le nom de serpent, il y mettoit celuy de Mercure, disant: *Et tu Mercuri nequisima bestia*, &c. c'est à dire, & toy Mercure, meschante beste, &c. Ausquelles paroles le Mercure se print à rire, & parler, disant, Venez çà, monsieur l'Alchymiste, qu'est-ce que vous me voulez.

Ma foy vous auez grand tort

De m'y tourmenter si fort.

L'Alch. Ho, ho, meschant coquin, que tu es, tu m'appelles à ceste heure monsieur, quād ie te touche iusques au vif, ie t'ay donc trouué vne bride, atten, atten vn peu, par dieu ie te feray bien chanter vne autre chan-

son. Et ainsi il commença, à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibōd & en colere, il luy dit, viença, 'ie te conjure par le Dieu viuant, es-tu pas le Mercure des Philosophes? Le Mercure tout tremblāt, luy respond, ouy Monsieur, ie suis le Mercure des Philosophes. *L'Alch.* pourquoy donc, meschant garnement que tu es, pourquoy ne m'as-tu pas voulu obeir, & pourquoy ne t'ay-ie pas peu fixer? *Le Merc.* Ha! mon tres magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moy pauvre miserable, c'est que ie ne scauois pas que vous fussiez si grand Philosophe. *L'Alch.* Pendant, & ne le pouuois-tu pas bien sentir, & comprendre par mes labeurs infinis, & par mes procedures qui estoient si Philosophiques. *Le Merc.* Cela est vray, monseigneur, mais ie me voulois tousiours cacher, & fuir vos liēs, mais ie voy bien pauvre miserable, que ie suis, qu'il m'est impossible d'euter que ie ne paroisse en la presence de mon tres-magnifique & honoré Seigneur. *L'Alchy.* Ha! Monsieur le galant, tu as donc trouué vn Philosophe à ceste heure. *Le Merc.* Ouy, Monseigneur, ie voy bien voirement, & à mes despens, que vostre excellen ce est vn tres-grand Philosophe. Mon Alchymiste donc se resiouyssant en son cœur, cōmence

à dire en soy-mesme , pardieu i'ay trouué ce que ie cherchois. Puis se retournant vers le Mercure , il commença à luy dire d'une voix terrible , çà çà traistre me seras-tu donc obeyssant à ceste fois ? Regarde bien à ce que tu as à faire , car autrement ie te. *Le Merc.* Monseigneur ie vous obeyray tres-volontiers si ie peux , car certes ie suis desia fort debile. *L'Alc.* Comment, coquin , tu t'excuses desia ? *Le Merc.* Non fais dea , Monsieur , ie ne m'excuse pas, mais ie languis. *L'Alch.* Qu'est-ce qui te fait mal ? *Le Merc.* L'Alchymiste me fait mal. *L'Alch.* Et quoy traistre vilain, tu te moques encoures de moy ? *Le Merc.* Ha ! Monseigneur, à Dieu ne plaise que ie me mocque de vous, ie parle de l'Alchymiste, & non pas de vous, vous estes trop grand Philosophe. *L'Alch.* Bien, bien, tu as raison, cela est vray. Mais viençà dy moy que t'a il fait cest Alchymiste. *Le Merc.* Ha ! monsieur il m'a faict mille maux, car il m'a messé & broüillé avec tout plein de choses qui me sont contraires, ce qui m'empesche de pouoir monstrier mes forces, car il m'a tant tourmenté que ie suis presque reduit à la mort. *L'Alch.* Tu merites tous ces maux, & encoures de plus grands, pourquoy n'es-tu obeyssant. *Le Merc.* Moy, Monseigneur, Iamais ie ne fus desobeyssant à vn Philo-

sophe, quel qu'il ayt esté, mais que sert cela, il faut confesser la verité, mon naturel est tel, que ie me mocque volōtiers des fols. *L'Alch.* Et quelle opinion as tu de moy. *Le Merc.* De vous, Monseigneur, vous estes vn grand personnage, tres-grand Philosophe, surpassant en doctrine & sapience, voire mesme Hermes. *L'Alch.* Certainement cela est vray, ie suis homme docte, mais ie ne me veux pas loūer moy-mesme, mais ma femme me l'a bien dit ainsi, que i'estois vn fort docte Philosophe, elle a cogneu cela de moy, ceste bonne femme. *Le Merc.* Ie le croy bien Monsieur, car tels doiuent estre les vrais Philosophes, qu'ils deuiennent insensez à force de sagesse, de prudence, & de labeur. *L'Alch.* Là, là, ce n'est pas tout, dy moy vn peu, que feray-je de roy, cōment en pourray-je faire la pierre des Philosophes; *Le Merc.* Aussi vray Monseigneur, ie n'en sçay rien. Vous estes Philosophe, vous le deuez sçauoir, pour moy ie ne suis que pauvre seruiteur des Philosophes, ils font tout ce qu'il leur plaist faire de moy, & ie leur obey en ce que ie peux. *L'Alch.* Tout cela est bel & bon, mais tu me dois dire comment ie dois proceder pour faire de toy la pierre des Philosophes. *Le Merc.* Monseigneur, ie ne vous peux dire autre chose, si

F iij

vous le sçavez, vous la ferez, si vous ne le sçavez, vo⁹ ne ferez rien, voila tout ce que vous aurez de moy. *L' Alch.* Comment, pauvre malotru, tu parles avec moy, comme avec vn simple homme. Peut-estre ignores tu que i'ay trauaillé chez les grãds Princes, & qu'ils m'ont eu en estime d'vn fort grand Philosophe. *Le Merc.* Ie le croy facilement monseigneur, car ie sçay bien que ie suis encores tout souillé, & tout empuanty, par les meslanges de vos beaux labeurs. *L' Alch.* Dy moy donc si tu es le Mercure des Philosophes? *Le Merc.* Pour moy, ie sçay bien que ie suis mercure, mais si ie suis celuy des Philosophes, c'est à vous à le sçauoir. *L' Alch.* Dy moy seulement si tu es le vray Mercure, ou s'il y en a vn autre, & ainsi il s'esuanouit. mon pauvre Alchymiste bien dolent, cõmence à parler & crier, mais personne ne luy respond, & puis pensant en soy mesme, certainement ie cognois à cestè heure que ie suis fort homme de bien, puis que le mercure à parlé avec moy, certes il m'ayme. Il recommence donc derechef à trauailler diligemment, & de sublimer le mercure & de le distiller, de le calciner, de le turbifer, de le precipiter, & dissoudre de façons admirables, & avec eaux diuerses, mais comme deuant en vain il s'est

efforcé & n'a fait autre chose que consommer son temps, & son bien. Et partât il commença à maudire le mercure, & blasphemer contre la nature de ce qu'elle l'auoit crée. Mais la Nature oyant ces blasphemes elle appella le mercure à soy, & luy dit qu'as-tu fait à cest homme qu'il te maudit & blaspheme contre moy? que ne fais-tu ce que tu dois. Mais le mercure s'excuſa fort modestement, & la Nature luy commanda d'estre fort obeïſſant aux enfans de la ſcience, qui le recherchent; ce que le mercure luy promit faire, & dit, mere Nature, qui est-ce qui pourra contenter les fols? La Nature se ſouſſiant s'en alla, & le mercure qui estoit en colere contre l'alchimiste, s'en alla auſſi.

Quelques iours apres il tomba en l'esprit de monsieur l'alchimiste qu'il auoit oublié quelque chose, il reprend donc encores ce pauvre mercure, & le meſle avec de la merde de pourceau. Mais le mercure faſché de ce qu'il auoit esté accusé mal a propos deuant la mere Nature, se print à crier, & dit, viençà maistre fol, que veux-tu auoir de moy, pourquoy m'as-tu accusé? *L'Alch.* Es-tu celuy-là que ie deſire tant de voir? *Le Merc.* Ouy, ie le ſuis, mais ie te dis que les aueugles ne me peuuent voir. *L'Alch.* Ie ne ſuis point aueu-

gle, moy. *Le Merc.* Si es en verité, & grandement aueugle, car tu ne te vois pas toy mesme, à grand' peine me pourrois-tu voir. *L'Alch.* Voy, voy, depuis quand es-tu deuenu si suberbe? le parle auec toy, le plus modestement qu'il m'est possible, & tu me mesprises. Peut-estre ne sçais-tu pas que i'ay traouillé auec les grâds princes, & qu'ils m'ont en opinion d'estre philosophe. *Le Merc.* C'est à la Cour des grands princes, que courent ordinairement les fols, car là ils sont honorez, & en estime par dessus tous autres, tu as donc aussi esté à la Cour? *L'Alch.* Ha! sans doute tu es vn diable, & non pas mercure, puis que tu veux parler comme cela, auec les philosophes, voyla comme tu m'as trompé cy deuant. *Le Merc.* mais dy moy, par ta foy cognois tu les philosophes? *L'Alch.* Demandes-tu si ie cognois les philosophes, ie suis moy-mesme philosophe. *Le Merc.* Ha, ha, ha, voicy vn philosophe que nous auons de nouveau, & bien, bien, monsieur le philosophe, dittes moy donc, que cherchez vous, que voulez-vous auoir, que desirez-vous de faire? *L'Alch.* Belle demande, ie veux faire la pierre des philosophes. *Le Merc.* mais auec quelle matiere veux-tu faire la pierre des philos. *L'Alch.* Auec quelle matiere, avec no-

estre Mercure. *Le Merc.* Garde toy bien de dire comme cela, car si tu parles ainsi, ie m'enfuiray, car ie ne suis pas vostre. *L'Alch.* O pardieu, tu ne peux estre autre chose qu'un diable qui me veut seduire. *Le Merc.* Certainement, mon Philosophe, c'est toy qui m'espire qu'un diable, & non pas moy, car tu m'as traicté tres-mek hantement, & d'une maniere diabolique. *L'Alch.* O qu'est-ce que i'entens, certes c'est l'a un demon, car ie n'ay rien fait, que selon les escrits des Philotophes, & si ie suis tres bon Operateur. *Le Merc.* Vrayment, ouy, tu es un bon Operateur, car tu fais plus que tu ne sqais, & que tu nelis dans les liures. Car les Philotophes disent tous vnanimement qu'il faut mesler les Natures avec les Natures, & hors la Nature ils ne commandent rien. Et toy au contraire tu m'as meslé avec toutes les chose les plus sordides, puantes, & infectes, qui soyent au monde, ne craignant point de te souiller avec toutes sortes de fientes, pourueu que tu me tourmentasses. *L'Alch.* Tu as menty, ie ne fais rien hors de la Nature, mais ie seme la semēce en sa terre, comme disent les Philotophes. *Le Merc.* Ouy, vraymēt, tu es un beau semeur, tu me semes dans de la merde, & le tēps de la moisson venu, ie m'enuole, & toy tu ne moissonnes que

de la merde. *L'Alch.* Mais les Philosophes ont escrit neantmoins qu'il falloit chercher leur matiere dans les fumiers, & dans les retraits. *Le Merc.* Ce qu'ils ont escrit, est vray, & tu le prens à la lettre, ne regardant que les syllabes, sans te soucier de leur intention. *L'Alc.* Je commence à comprendre qu'il peut estre que tu es Mercure, mais tu ne me veux pas obeyr, & alors recommença à le cōiurer de rechef, disant, Vx. Vx. Os. tas, &c. Mais le Mercure luy respondit en riant, & se moquant de luy. Tu as beau dire Vx. Vx. tu ne profites de rien, mon amy, tu ne gagnes rien. *L'Alch.* Ce n'est pas sans occasion qu'on dit de toy, que tu es admirable, que tu es inconstant & volatil. Je te vas donner la resolution là dessus. Je suis cōstant à vn Ope- rateur, & artist constant, ie suis fix à vn esprit fixe. Mais toy & tes semblables estes de vrayes giroüetes, vagabondant d'une chose en vne autre, d'une matiere en vne autre. *L'Alch.* Dy moy donc si tu es le Mercure duquel les Philosophes ont escrit, & assure qu'il estoit le principe de toutes choses, avec le soulfhre & le sel, ou bien s'il en faut chercher vn autre. *Le Merc.* Certainemēt, le fruit ne tombe pas loin de son arbre, mais te ne cherche point ma gloire. Escoute moy bien,

ie suis le mesme que i'ay esté , mais mes années sont diuerses. Dès le commencement i'ay esté ieune , aussi long temps comme i'ay esté seul , maintenant ie commence à estre vieil , & si suis le mesme que i'ay esté. *L'Alch.* Ha , ha , tu me plais à cette heure , de dire que tu cōmences à vieillir , car i'ay tousiours cherché le Mercure qui fut le plus meur , & le plus fixe , afin de me pouuoir plus facilement accorder avec luy. *Le Merc.* En verité , mon bon amy , c'est en vain que tu me recherches , & visites en ma vieillesse , puis que tu ne m'as pas cogneu en ma ieunesse. *L'Alch.* Qu'est-ce que tu dis , que ie ne t'ay pas cogneu en ta ieunesse ? Et ie n'ay cessé de te manier en tant de diuerses façons , cōme toy mesme le confesses ; & assure toy que ie ne suis pas encores las , & que ie te feray pis que ie n'ay fait iusques à ce que i'aye accompli l'œuure des Philosophes. *Le Merc.* O miserable que ie suis que feray-je , ce fol icy me meslera peut-estre avec de la merde encore , l'apprehension seule m'en tourmente desia. Hé ! Monsieur le Philosophe , ie te prie au moins d'une chose , ne me mesle pas avec de la merde de pourceau , autrement me voyla perdu , car ceste puanteur là me contraint à changer ma forme. Et que diable veux-tu que ie face d'avan-

rage, ne suis-je pas assez tourmenté? ne t'obéis-je pas? ne me meslay-je pas avec tout ce que tu veux, ne suis-je pas sublimé, ne suis-je pas précipité, ne suis-je pas Turbith, ne suis-je pas Amalgame, quand il te plaist, ne suis-je pas en fin tout ce que tu veux? que demandes-tu d'avantage de moy? mon corps est de telle façon, craché, souillé, & flagellé, que mesme vne pierre auroit pitié de moy, tu tires de moy du lait, tu tires de moy de la chair, tu tires de moy du sang, tu tires de moy du beurre, de l'huile, de l'eau, & bref que ne tires-tu point de moy? & lequel est-ce de tous les métaux, ny de tous les mineraux, dy gros butor, qui puisse faire ce que ie fais moy seul? Et il n'y a point de misericorde avec moy. O quelle pitié! *L'Alch.* Vrayement, tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point car tu es meschant, & quelque forme que tu prenes en apparence; ce n'est que pour nous tromper, car tu retournes tousiours en ta premiere forme. *Le Merc.* Tu es vn mauvais homme, de dire cela, car ie fay tout ce que tu veux. Si tu veux que ie sois corps, ie le suis, si tu veux que ie sois poudre, ie la suis. Ie ne scay en quelle façon m'humilier d'avantage, que de deuenir poudre, & ombre, pour t'obeyr. *L'Alch.* Dy moy donc quel tu

es en ton centre, & ie ne te tourmēteray plus.
Le Merc. le voy bien, que ie seray contraint de parler fondamentalement avec toy. Si tu veux, tu me peux entendre, & comprendre mes paroles, escoute les donc. Tu vois ma forme à l'exterieur, tu n'as que faire de cela. Mais quant à ce que tu m'interroges de mon centre, ie te veux respondre cathégoriquement. Mon centre est le cœur tres-fixe de toutes les choses, immortel, & penetrant, en iceluy est le repos de mon Seigneur. Mais moy, ie suis la voye, le precurseur, le pelerin, le domestique, le fidelle à mes compagnons, qui ne laisse point ceux qui m'accompagnēt, mais ie demeure avec eux, & peris avec eux. Ie suis vn corps immortel, & si ie meurs quand on me tuē, mais ie ressuscite au iugement par deuant vn Iuge sage, & discret.
L'Alch. Tu es donc la pierre de Philosophes.
Le Merc. Ma mere est telle. D'icelle naist artificiellement vn ie ne sçay quoy, mais mon frere qui habite dans la forteresse, a en son vouloir, tout ce que veut le Philosophe.
L'Alch. Mais dy moy es-tu vieil. *Le Merc.* Ma mere m'a engendré, mais ie suis plus vieil que ma mere. *L'Alch.* Qui diables te pourroit entendre? Tu ne respons iamais à propos, tu me contes tousiours des paraboles. Dy, moy

en vn mot, si tu es la fontaine, de laquelle Bernard Comte Treuisan a escrit si solemnellement. *Le Merc.* Ie ne suis point fontaine, mais ie suis eau, c'est la fontaine qui m'environne. *L'Alch.* L'or se dissout-il en toy, puis que tu es eau ? *Le Merc.* I'ayme tout ce qui est avec moy, comme mon amy, & tout ce qui naist avec moy, ie luy donne nourriture, & tout ce qui est nud, ie le couure de mes ailles. *L'Alch.* Ie voy bien qu'il ny a pas moyen de parler avec toy, ie te demande vne chose, tu me respons d'vne autre. Si tu ne me veux mieux respondre que cela, ie te vay encores sangler mieux que deuant. *Le Merc.* He! mon bon Monsieur, soyez moy pitoyable, ie te diray librement ce que ie scay. *L'Alch.* Dy moy donc, si tu crains le feu ? *Le Merc.* Si ie crains le feu, ie suis feu moy mes-me. *L'Alch.* Pourquoi t'enfuis-tu donc du feu ? *Le Merc.* Ce n'est pas que ie m'enfuie, mais mon esprit, & l'esprit du feu s'entr'ayment & tant qu'ils peuuent l'vn accōpagne l'autre. *L'Alch.* Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu ? *Le Merc.* Ne scais-tu pas qu'un pelerin tend tousiours du costé de son pais, & quand il est arriué d'où il est sorty, il se repose, & retourne tousiours plus sage, qu'il n'estoit. *L'Alch.* Et quoy ? retourne-tu dōc quelques-fois ?

fois? *Le Merc.* Il le retourne voirement, mais en vne autre forme. *L'Alch.* Je n'entens point cela, & touchant le feu ie ne sçay que c'est. *Le Merc.* Si il y a quelqu'un qui cognoisse le feu (c'est à dire vne detie chaleur) est ma vraye viande, & tant plus long temps l'esprit de mon cœur mange de feu, tant plus gras deuiet-il, duquel la mort, est puis apres la vie de toutes les choses qui sont au regne où ie suis. *L'Alch.* Es-tu grand? *Le Merc.* Pren l'exemple de moy mesme, de mille & mille gouttelettes ie me ressemble en vn, & d'vn ie me resous en mille & mille gouttelettes, comme tu vois mon corps deuant tes yeux: si tu sçais iouir avec moy, tu me peux diuiser en tout autant de parties que tu voudras derechef ie seray vn. Que sera ce donc de mon esprit intrinseque, qui est mon cœur, & mon centre lequel tousiours d'vne petite partie en produit plusieurs milliers? *L'Alch.* Et comment donc faut-il proceder avec toy pour te rendre tel que cela? *Le Merc.* Je suis feu en mon intérieur, le feu est ma viande, & le feu est ma vie, & la vie du feu est l'air, car sans l'air le feu s'esteint. Le feu est plus fort que l'air, c'est pourquoy ie ne suis point en repos, & l'air cru ne me peut coaguler ny

G

restraindre, adiouste l'air avec l'air, afin qu'il soyent vn, & qu'ils ayent poids, conioints-le avec le feu chaud, & le donne au temps pour le garder. *L'Alch.* Qu'arriuera-il apres tout cela? *Le Merc.* Le superflus s'ostera, & le reste tu le brusleras avec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuiras, & estant cuit tu le donneras hardiment en medecine aux malades. *L'Alch.* Tout cela & rien c'est tout vn, tu ne respons point à mes questions, ie vois bien que tu ne veux seulement que me tromper avec tes paraboles. C, a ma femme apporte moy de la merde de pourceau, que ie traicte ce maistre galand de mercure à la nouvelle façon, pardieu ie luy feray bien dire comme il faut faire la pierre des philosophes.

Le pauvre mercure ayant ouy tous ces beaux discours, commence à se lamenter & plaindre de ce bel Alchymiste, s'en va à la mere Nature, & accuse cest ingrat Operateur. La Nature croit son fils mercure qu'elle scait bien estre veritable, & toute en colere elle appelle l'Alchymiste, hola ho, où es-tu maistre Alchymiste? *L'Alch.* Qui est ce qui m'appelle. *La Nat.* Vien ça maistre fol qu'est ce que tu fais avec mon fils Mercure? pourquoy le tourmentes-tu? pourquoy luy fais

tu tant d'iniures, luy qui desire te faire tant de bien, si seulement tu le voulois entendre ?
L'Alch. Qui diable est cest impudent qui me rance si aigrement, moy qui suis vn si grand homme, & si excellent Philosophe ?
Nat. O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Philosophes, c'est moy qui cognois les vrais Philosophes, & les vrais sages que i'ayme, & ils m'ayment aussi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaist, & m'aydent en ce que ie ne peux. Mais vous autres Alchymistes, du nombre desquels'tu es, vous faites tout ce que vous faictes sans mon sceu, & sans mon consentement, & contre mon dessein, aussi tout ce qui vous arriue est au contraire du vostre. Vous estimez que vous traitez bien, mes enfans, ains vous ne faites rien qui vaille. Mais si vous considerez bien, vous ne les traitez pas, ains ce sont eux qui vous manient à leur volonté, car vous ne scauez & ne pouuez rien faire d'eux, eux au contraire font de vous quand il leur plaist des insensez, & des fols. *L'Alch.* Cela n'est pas vray. Je suis Philosophes & scay fort biẽ traualier, i'ay esté avec plusieurs Princes; qui ont fait estat de mon scauoir, ma femme le scait bien. Je ne m'en soucie point, i'ay vn liure manuscrit, qui a esté caché

plusieurs centaines d'années dans vne muraille, ie sçay bien en fin que i'en viendray à bout, & que ie sçauray la pierre des philosophes, car cela m'a esté reuelé en songe. Je ne songe iamais que choses vrayes, tu le sçais bien ma femme. *Nat.* Tu feras comme les autres tes compagnons, qui au commencement sçauent tout ou presument sçauoir, & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, ny de si asne. *L'Alch.* Si tu es toutesfois la vraye Nature, c'est de toy de qui on fait l'œuvre, *La Nat.* Cela est vray, mais ce sont seulement ceux qui me cognoissent, qui sont en petit nombre. Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes enfans, ne font rien qui empesche mes actions, ains font tout ce qui me plaist, & qui augmente mes biens, & guerit les corps de mes enfans. *L'Alch.* Ne fais-je pas comme cela? *Nat.* Toy, tu fais tout ce qui m'est contraire, & procedes avec mes fils contre ma volonté. Tu tuës, là où tu deurois reuiuifier. Tu sublimes, là où tu deurois figer, tu distilles, là où tu deurois calciner, principalement le Mercure qui m'est vn bon & obeissant fils, avec combien d'eaux corrosiues & veneneuses l'affliges tu? *L'Alch.* Ne procedois-je pas avec iceluy tout doucement par digestion tant seulement. *Nat.*

Cela va bien ainsi si tu l'entens, sinon tu ne luy nuiras pas, mais à toy-mesme & à tes folles despeses. Celuy est tout autant d'estre meslé avec de la fiente, comme avec de l'or, tout de mesme que la pierre precieuse, à qui la fiente ne nuit point, elle demeure tousiours ce qu'elle est, car estant lauée elle est aussi resplendissante qu' auparauãt. *L'Alch.* Tout cela n'est rien, ie voudrois bien faire la pierre des Philosophes. *Nat.* Ne traittes donc point si cruellement mon fils Mercure. Car il faut que tu sçaches que i'ay plusieurs fils & plusieurs filles, & que ie suis prompte à secourir ceux qui me cherchent, s'ils en sont dignes. *L'Alch.* Dittes moy donc qui est ce Mercure. *Nat.* Sçache que ie n'ay qu'un fils qui soit tel, il est vn des sept, & le premier de tous, & mesme il est toutes choses, & luy qui estoit vn, n'est rien, & si son nombre est entier. En iceluy sont les quatre Elements, luy qui n'est pas toutesfois Element, il est esprit, luy qui est neantmoins corps. Il est masle, & fait neantmoins office de femme, il est enfant, & porte les armes d'un homme, il est animal, & a neantmoins les ailles d'un oiseau. C'est vn venin, & neantmoins il guerit la lepre, il est la vie, & neantmoins il tuë tout, il est Roy, & si vn autre possede son Royaume

il s'enfuit au feu, & neantmoins le feu est tiré d'iceluy, c'est vne eau, & il ne mouille point, c'est vne terre, & neantmoins il est fermé, il est air, & il vit de l'eau, *L'Alch.* Je voy bien maintenant que ie ne sçay rien, mais ie ne l'ose dire: car ie perdrois ma bonne reputation, & mon voisin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il sçauoit que ie ne sceusse rien. Je ne laisseray pas de dire que ie sçay quelque chose, autrement au diable l'un qui me voudroit auoir donné vn morceau de pain, & plusieurs esperent de moy beaucoup de biens. *Nat.* En fin que penses-tu faire encores que tu prolonges tes tromperies, tant que tu voudras, il viendra toutesfois vn iour qu'un chacun te redemandera ce que tu luy auras cousté. *L'Alch.* Je les repaistray d'esperance tant que ie pourray, & ceux que ie ne pourray, &c. *Nat.* Mais à la parfin, quoy? *L'Alc.* Cependant à cachette & sans faire semblant de rien, j'aisayray diuers labours, s'ils succedent tant mieux, ie les paieray, sinon tant pis, ie m'en iray en vn autre Prouince, & en feray encores de mesme. *Nat.* Tout cela ne veut rien dire, car encores faut-il vne fin. *L'Alch.* Ha, ha, ha, il y a tant de Prouinces, il ya tant d'auaricieux, ie leur promettray à tous des montagnes d'or, & ce en peu de

temps, & cependant la mort arriuera. *Nat.*
En verité tels philosophes n'attendēt qu'une
ne corde, va t'en à la mal'-heure, & mets fin
à ta telle quelle Philosophie au plustost que
tu pourras. Car par ce seul conseil tu ne
tromperas, ny moy qui suis la Nature, ny ton
prochain, ny toy-mesme.

F I N.